

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse,

D'ÉDITÉ AU ROI.

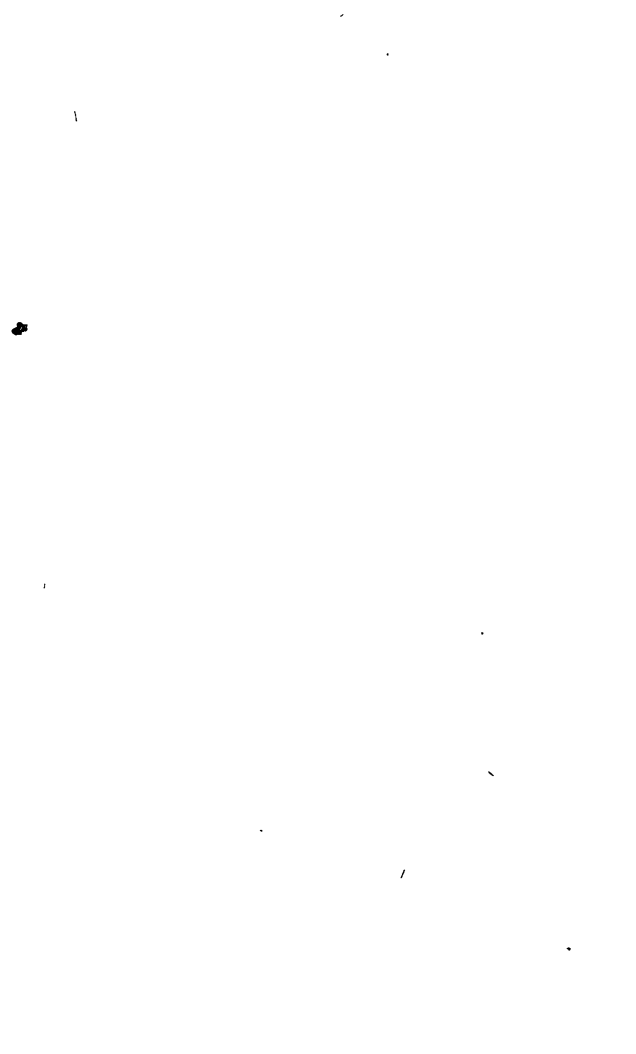
M A R S 1775.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

M A R S 1775.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Institutions de philosophie morale, traduites de l'anglais de M. FERGUSSON. Second extrait. (*)*

PLUS l'ouvrage que nous annonçons est important, plus aussi nous nous sommes fait plaisir de le faire bien connaître. Nous en avons tracé le plan général, & nous avons donné quelques exemples de la précision avec laquelle les matieres sont déduites. Aujourd'hui nous nous proposons d'exposer quelques observations qu'il nous a donné lieu de faire.

D'abord nous remarquons en général,

(*) Voyez le journal du mois de février, page 8.

que, pour que cet ouvrage fût plus utile, il faudrait qu'il fût accompagné de notes, ou de scholies qui présentassent les développemens & les explications que sa précision rend si nécessaires. Il conviendrait au moins que l'auteur eût renvoyé aux livres où le lecteur peut trouver les détails & les preuves qui manquent ici. Le traducteur judicieux avait senti la nécessité de ces citations, il les avait recherchées; mais l'auteur a souhaité qu'il les supprimât. Nous l'exhortons à reprendre son travail, & à joindre à une nouvelle édition de cette traduction, ce que peuvent lui fournir les discours de M. Ferguison, prononcés à Edimbourg, les citations de ce philosophe dans la dernière édition de son ouvrage, & ce que ses propres lectures & ses méditations lui fourniront de citations & d'éclaircissens.

En attendant, nous hasarderons ici nous-mêmes quelques doutes sur l'ouvrage de l'auteur.

Dans la section V, page 8, M. Ferguison expose les causes qui ont retardé les progrès de la science. N'aurait-il pas pu mettre au nombre de ces causes *l'esprit d'intolérance & de persécution*? Dans toutes les communions, dès qu'un écrivain propose quelque idée qui peut contredire une opinion autorisée, un dogme reçu, on crie aussitôt à

l'hérésie, on invoque le bras séculier, & les esprits intimidés ne font aucun effort pour découvrir des vérités nouvelles. Puisque la liberté des esprits est le plus grand ressort, l'esclavage doit être envisagé comme un des grands obstacles à l'investigation de la vérité, & aux progrès de la science.

L'auteur dit, page 24, que *le gibier est rarement propre*, ou la propriété d'un individu. En consultant les seules loix de la nature, personne ne peut avoir de propriété sur le gibier, que lorsqu'il l'a enfermé dans un fonds qui lui appartient, & où il le nourrit. Si le gibier est libre, & qu'il broute les campagnes du peuple propriétaire, c'est attaquer cette propriété, que d'empêcher ce paysan de tuer le lievre ou le cerf qui pâture sur le champ qu'il a labouré & semé, ou sur le pré qu'il a eu soin d'arroser.

Il est certain que *les hommes se distinguent les uns des autres par leurs qualités personnelles, & par leur condition* (page 31). Mais il n'est pas toujours vrai que la distinction qui résulte des qualités personnelles *viennent de l'inégalité de capacité & de force*. L'éducation contribue essentiellement à cette inégalité. Si Helvétius se trompe en donnant tout à l'éducation, il est certain du moins qu'on doit lui attribuer beaucoup. Il eût donc été bon, pour éviter ici une équivoque, de distin-

guer l'aptitude naturelle , & la capacité acquise , qui combinées & réunies peuvent produire l'inégalité de capacité & de force , le plus ou le moins de connaissances , de résolution , de courage , plus ou moins de penchant à la bienveillance , ou à la malice.

On est surpris de trouver dans l'exposé des Institutions politiques (*page 35*) le despotisme mis avec l'aristocratie , la démocratie & la monarchie dans le rang des *institutions simples*. *Le despotisme est le souverain pouvoir d'une seule personne , acquis & maintenu par la force aux dépens des prétentions de toute autre personne , à aucun rang , ou à aucun droit*. C'est la définition même de l'auteur. Donc le despotisme est l'abus de l'autorité & de la puissance contre toute prétention légitime , contre toute justice & tout droit. Il suit de là que le despotisme peut avoir lieu dans la monarchie & l'aristocratie , lorsque le monarque ou les aristocrates sont assez puissans & assez méchans pour cela. Ce n'est donc pas une *institution politique simple* , mais un vice & un abus de l'autorité dans toute institution quelconque. Dira-t-on que le despote est un souverain absolu , qui concentre en lui tout le droit ? Mais s'il est juste & sage , il fera des loix & établira des formes , auxquelles il se soumettra & qu'il fera observer ; dans ce cas , c'est un

monarque dont l'autorité est réglée par les loix. S'il agit sans loi, par une volonté arbitraire, contre tout droit, c'est un tyran, & son autorité usurpée & injuste ne saurait, à nos yeux, être envisagée comme une *institution politique simple*.

Des isles & des pays nouveaux, dit notre philosophe, *quoique voisins d'une ancienne propriété, appartiennent au premier occupant* (page 152). Il y a ici une exception à faire, qui devait d'autant moins être omise ou sous-entendue, que les Européens, en s'établissant dans les deux Indes, ont plus d'une fois violé toutes les regles de la justice sous ce prétexte (*). Une isle qui n'est point du tout habitée, un pays nouveau, voisin d'une ancienne propriété, dont ces voisins n'ont jamais fait d'usage, appartient aux premiers occupans, qui peuvent l'habiter, en recueillir les fruits, ou la cultiver. Mais s'il y a des indigenes, en quelque petit nombre qu'ils soient à raison de l'étendue de l'isle, aucun étranger n'a le droit de s'y établir, sans le consentement libre des anciens habitans. De quel droit, par exemple, le capitaine Wallis a-t-il pu s'emparer, au nom du monarque de la Grande-Bretagne, des isles habitées par

(*) Voyez l'histoire politique des établissemens des Européens dans les Indes.

des Indiens, & leur donner les noms de la reine Charlotte, du duc de Gloucester, du duc de Cumberland, du prince Guillaume Henri, du prince d'Osabruck, & de George III (*) ? Cette dernière fort peuplée & fertile, appelée par ses habitans Otahiti, avait une reine, à ce que pensait le capitaine Wallis. Cette reine n'aurait-elle pas eu les mêmes droits que le roi d'Angleterre, sur les isles Britanniques ? Quelques clous, quelque coutellerie, quelque taillanderie, laissés dans cette isle par les Européens, avec la maladie vénérienne, par l'équipage de M. Wallis, ou de M. de Bougainville, donnent-ils quelque droit à ces Européens de commander quelque jour dans cette isle ? *L'occupation*, suivant l'expression de M. Ferguison, ou la *prise de possession*, suivant le style du capitaine Wallis, peuvent-elles priver les indigènes de leur propriété immémoriale ? Cependant, si l'isle d'Otahiti avait de riches mines d'or ou d'argent, on verrait bientôt, sous le prétexte de cette *prise de possession*, les Anglais armer une escadre, embarquer des soldats & des mineurs, aller s'emparer de ce pays, & forcer les malheureux habitans à exploiter ces mines qu'ils

(*) Voyez la relation du voyage du capitaine Wallis.

avaient négligées. Les Français ensuite, parce que M. de Bougainville a aussi abordé sur les mêmes côtes, iraient disputer cette possession, & on ferait en Europe des manifestes où on parlerait de justice & de droit, tandis qu'on se battrait dans les Indes contre toute justice. Il eût été digne d'un philosophe tel que M. Ferguison, dépouillant tout préjugé national & européen, de donner sur ce sujet des principes conformes à la justice éternelle & universelle. Les Européens auraient dû se souvenir sans cesse, que personne ne naît esclave, parce que tout homme est né libre, avec tous ses droits originaires ou naturels, & que personne ne peut devenir un esclave, même par la conquête, parce qu'on ne peut pas cesser d'être homme, ou une personne, & devenir, suivant l'expression du droit romain, une chose, un objet de propriété, un instrument machinal & sans volonté, dans la main d'un maître.

J'avoue que je ne comprends pas M. Ferguison, ou qu'il semble admettre des cas où un citoyen peut se faire justice à lui-même (*page 171*). Je conviens que, dans celui où un homme, pour sa sûreté, sa défense, ou la réparation d'un tort, ne peut employer le pouvoir du magistrat, l'interposer pour prévenir ce tort, recourir à cette autorité, il rentre dans les droits de la nature,

& qu'il est comme *personne isolée*. Mais lorsque l'on ne peut obtenir le jugement des tribunaux, lorsque la réparation par un procès civil ne saurait être proportionnée au tort, je ne pense pas qu'un particulier, vivant en société, ait le droit d'armer son bras pour faire ce que les tribunaux ne font pas pour lui.

Ce petit nombre de réflexions prouvent au moins, que l'excellent ouvrage de M. Ferguson, pour être utile, a besoin d'un commentaire : nous souhaitons que ce philosophe le fasse imprimer, & que le traducteur en fasse bientôt part au public.

II. *Mémoires & observations recueillies par la société économique de Berne, année 1772. Seconde partie.*

ON trouve ici la suite de l'instruction sur la culture des pommes-de-terre, dont nous avons parlé dans le journal du mois de janvier. L'auteur, non content d'avoir enseigné les meilleures méthodes pour cultiver & multiplier cette plante si utile dans les tems de disette, a cherché les moyens d'en faire des provisions, & d'en conserver sûrement pendant quelques années pour des besoins éventuels. La machine destinée à mettre en tranches minces les pommes-de-terre, est la

même que celle dont on se sert pour faire le *saur-kraut*. Une planche gravée en donne la figure. L'opération faite, il est question de sécher ces tranches, pour pouvoir en faire usage. C'est à quoi l'on réussit en établissant de la manière que l'auteur l'indique, des léchoirs ou étendages au-dessus des fours, & en mettant ainsi à profit une partie de la chaleur que l'on peut diriger, mesurer, & qui se dissipe ordinairement à pure perte. On voit ici le plan d'un établissement de ce genre. Enfin, il est question de réduire ces tranches, devenues friables, en une farine dont on puisse faire du pain. Un moulin composé de deux cylindres, qu'une seule manivelle met en mouvement, & pareil à ceux où l'on écrase le chenevis destiné à la nourriture des oiseaux, servira pour cet usage, en y faisant quelques changemens. Il est de même décrit & représenté à la fin de ce volume. Une attention particulière de notre auteur, qu'il ne perd jamais de vue, & que négligent pour l'ordinaire ceux qui prétendent enrichir le public par des inventions nouvelles, c'est de s'attacher constamment à la simplicité & à l'économie, afin que chacun soit en état de profiter de ses découvertes. Tel est le but que tout ami des hommes doit se proposer.

Une dissertation sur la culture des bleds

étrangers, qui fait celle dont on vient de parler, contient plusieurs expériences intéressantes faites sur le froment de Smyrne, d'Arabie, & de Valachie. On y recommande la culture de la *lentille du Canada*, légume qui croît en buissons hauts d'un pied & demi à deux pieds, réussit parfaitement, & multiplie beaucoup. Il forme des gouffes de 2 à 4 lentilles, plates, la plupart quarrées. Chacune d'elles étant semée produit une touffe sur laquelle on peut compter plus de 30 de ces gouffes. Ces lentilles écosées lorsque les gouffes sont encore vertes, & préparées comme des pois goulus, donnent un mets très-favoureux. Cueillies lorsqu'elles sont mûres & seches, écrasées & passées, elles donnent une purée préférable à celle de nos pois. Si on les cuit épaisses avec du porc ou de la viande fumée, il en résulte un mets agréable au goût & d'une bonne consistance. Enfin, ce légume a encore l'avantage de pouvoir être semé avec l'avoine, sans amendement particulier; il mûrit avec elle, & assure une abondante récolte.

Lettres sur l'entretien domestique du bétail, suivies d'un mémoire relatif au même objet, par M. Tchiffeli. Nous n'entreprendrons point de donner ici un extrait de cet excellent morceau. Comme tout ce qu'on y trouve est également intéressant, on ne pourrait

l'analyser sans l'affaiblir. Ces lettres ont d'ailleurs été imprimées séparément dans les deux langues, & il n'est aucun cultivateur qui ne doive les lire & les méditer avec le plus grand soin. Faire des essais multipliés, y apporter l'œil d'un observateur éclairé & judicieux, publier le fruit de ses travaux pour perfectionner une partie essentielle de l'économie champêtre, ne négliger aucun des détails qui peuvent être utiles, attaquer, le flambeau de l'expérience à la main, des préjugés aussi anciens que funestes : c'en est assez pour former l'éloge le plus complet, le plus flatteur, & de l'ouvrage en lui-même, & du citoyen respectable à qui la patrie en a l'obligation.

Les raves sont cultivées avec grand soin dans le Bas-Aargeu ; c'est le sujet du mémoire qui suit. Les habitans de ce quartier-là en tirent les plus grands avantages pour eux-mêmes, & pour leurs bestiaux : aussi voient-ils qu'ils se sont bien appliqués à cette culture. Ils ont une pratique qui vraisemblablement leur est particulière : c'est de couper les raves par tranches minces ; de les mettre sur des claies, & de les sécher au four, après qu'on en a sorti le pain. De cette manière ils les conservent, & les mangent comme fraîches pendant une année entière.

Nouvelle méthode pour former des essaims

artificiels, par le partage des ruches, inventée par M. de Géliou, pasteur à Lignieres, &c. On a beaucoup écrit depuis quelque tems sur l'art de gouverner les abeilles, & il n'a point encore atteint le degré de perfection auquel on peut aspirer. L'auteur s'est occupé assiduellement de cette source de richesses pour les gens de la campagne, & après avoir donné sur la conservation de ces précieux insectes un mémoire qui a mérité l'approbation de la société économique dont il est membre, il vient aujourd'hui proposer une nouvelle méthode pour les multiplier sûrement, & avec le moins de frais possible. L'expérience a été son guide, & ce mémoire en est le fruit. Il est divisé en quatre parties. La première contient la description des nouvelles ruches, inventées & éprouvées par l'auteur. La seconde indique la manière de s'en servir pour former de nouveaux essaims. Les deux dernières sont destinées à démontrer la solidité de cette nouvelle méthode, fondée sur une théorie certainé, & à en développer les divers avantages.

Dans les différentes ruches imaginées jusqu'ici, on n'a eu pour but que de procurer les moyens de s'approprier le fruit du travail des abeilles sans les étouffer : il s'agit ici de conserver tous les essaims qu'elles

produisent, de s'en procurer toujours qui soient forts & hâtifs, & d'en tirer enfin des vieilles ruches, qui s'obstinent quelquefois à ne pas vouloir en fournir. Cette nouvelle invention consiste à séparer perpendiculairement une ruche en deux parties égales, de même que sa porte d'entrée. La séparation se fait par des lames de bois très-minces, qui ne descendant pas jusqu'au bas, & ayant un trou dans le milieu de leur hauteur, laissent le passage libre d'une des deux moitiés à l'autre. Celles-ci ont des chevilles qui les débordent, & à l'aide desquelles on les lie fortement avec des branches d'osier ou de coudrier. On comprend que pour pouvoir, selon les idées de l'auteur, faire usage de ces ruches, il faut que toutes leurs dimensions respectives soient parfaitement égales. En supposant donc des essaims placés dans des ruches ainsi construites, bien conservés pendant l'hiver, pourvus de vivres & abondamment peuplés par la grande ponte d'avril & de mai : lorsqu'on jugera par l'augmentation de la chaleur & du bourdonnement dans la ruche, ou par d'autres signes connus, qu'il est tems d'opérer, ce qui ne doit se faire qu'après le coucher du soleil, on prendra une ruche vuide, dont les deux moitiés ne seront pas unies par des cordons; on la placera près de la ruche habitée, que l'on

veut partager ; on coupera doucement les cordons de celle-ci , dont une moitié restera sur la planche qui lui sert de base , tandis qu'on enlèvera l'autre avec tout ce qu'elle contient , pour la placer sur une autre base pareille posée auprès & préparée. A chacune de ces demi-ruches , on joindra au même instant une demi-ruche vuide , & l'on se hâtera de les unir avec de la ficelle ou de l'osier. Cette circonstance exige que deux personnes travaillent ici à la fois. Ainsi se formeront deux essaims , bien pourvus l'un & l'autre de miel , d'abeilles , & sur-tout de couvain , qui commenceront d'abord à travailler séparément. Mais voici un inconvénient qu'on ne peut éviter : il n'y a qu'une reine dans chaque ruche ; celui des deux essaims qui aura l'avantage de la posséder , conservera une supériorité marquée sur l'autre. L'auteur indique plusieurs moyens d'y remédier , comme aussi pour découvrir lequel des essaims en est dépourvu. Bientôt on verra la ruche orpheline reprendre courage ; elle se remettra au travail , & se formera une jeune reine qui sera en état de pondre au bout de dix-huit jours. Nous supprimons diverses précautions de détail , qu'il convient de prendre pour assurer l'effet de cette opération. Tel est le précis de la méthode ingénieuse de notre auteur. Quoique son
l'expérience

expérience en ait confirmé l'utilité, il lui a paru nécessaire de rappeler ici les deux principes généralement adoptés, sur lesquels il s'est fondé. Le premier est, que les abeilles qui n'ont point de reine, ne fussent-elles qu'au nombre de 7 à 800, peuvent toujours s'en former une lorsqu'elles ont du miel, de la cire brute, & trois sortes de couvains, savoir, des œufs, des vers, & des nymphes. Le second, que les abeilles placent toujours leur miel au haut de la ruche, le couvain au milieu, & la cire au bas. C'est sur cette observation que l'on a imaginé les ruches à hausse, pour s'emparer du miel sans faire périr les abeilles. On voit aussi par-là les défauts de la méthode, qui consiste à partager une ruche en deux parties, l'une supérieure, & l'autre inférieure, & l'inégalité qui doit nécessairement en résulter.

Il est facile de comprendre tous les avantages qui peuvent résulter de l'invention qui nous occupe. C'en serait assez pour l'accréditer, qu'en procurant la multiplication des abeilles, on pût avec son secours se procurer assez de cire, dont la consommation est immense, pour être dispensé d'en tirer du dehors. On doit en dire autant du miel qui sert à des usages multipliés. Mais ce n'est pas le tout, & voici les avantages particuliers qui, suivant notre auteur, doivent résulter de sa méthode.

1°. *Les abeilles demanderont peu de soins.* Il ne sera pas nécessaire de veiller sur les essaims, & de perdre, pour épier le moment de leur sortie, un tems si précieux aux gens de la campagne.

2°. *Toutes les ruches produiront des essaims.* Les plus fortes quelquefois s'obstinent à ne point vouloir en donner, & les vieilles surtout. On les forcera à devenir fécondes.

3°. *Tous les essaims seront forts & bâtifs.* Cet article est de la plus grande importance. On fait que les essaims tardifs ou faibles périssent pour la plupart. On avance le tems de la séparation par notre méthode. Ces essaims trouvent d'abord une maison meublée, & des greniers fournis. On empêche une ruche d'essaimer plus d'une fois dans l'année. Souvent elles s'épuisent par-là, & à pure perte.

4°. *Aucun essaim ne se perdra.* Ceux qui fortent naturellement s'élevent quelquefois très-haut, & vont se loger dans les forêts. D'autres se déplaisent dans leur nouvelle demeure, & disparaissent. Les nôtres se forment de nuit, sans prendre l'essor, & on les loge dans la moitié de leur ruche natale.

5°. *Ils ne périront point de vieillesse, & ne se dégoûteront point de leur ancienne demeure :* comme cela arrive assez souvent, parce qu'ils bâtiront à neuf chaque année la

moitié de leurs gâteaux. Les ruches pourront même subfilter pendant un grand nombre d'années.

6°. *On pourra prendre du miel & de la cire, sans faire périr les abeilles.* Notre auteur, après avoir donné des regles pour favoir quelles ruches peuvent souffrir une telle opération, enseigne la maniere de la faire, en introduisant de la fumée dans la plus ancienne des deux moitiés que l'on veut enlever : ce qui oblige toutes les abeilles à se refugier dans l'autre, à laquelle on en joint une nouvelle, qui est vuide.

7°. *Enfin, ces nouvelles ruches sont simples & peu cheres.* Dans les pays où le bois est à plus haut prix, on peut en construire de paille, qui présenteront les mêmes avantages, en suivant la direction enseignée ici. Mais l'auteur en revient à son but principal, qui est la multiplication de ces utiles insectes, à l'aide de sa méthode : ce que l'on comprendra aisément, si l'on fait attention que deux essaims séparés chaque année, donneront 1024 pour dixieme terme de la progression, &c.

Nous avons cru devoir entrer dans quelques détails sur une invention qui nous paraît devoir être avantageuse, & l'emporter sur ce que l'on a jusqu'ici imaginé pour le même objet. Elle ne peut qu'être le fruit

d'une étude approfondie & d'une longue expérience. M. de Géliou a fans doute des droits fur la reconnaissance du public , & principalement de ceux à qui la culture des abeilles est chere , & qui aiment à s'en occuper. On trouve dans quelques ouvrages périodiques , une invention d'un autre genre , mais relative au gouvernement des mêmes insectes : nous croyons devoir la placer ici. Les ruches , dit l'auteur , telles qu'on les construit pour l'ordinaire , font sujettes à divers inconvéniens : l'eau y pénètre fans peine , le vent peut les emporter. Un gentilhomme faisant bâtir une partie de son château , a fait pratiquer dans un mur , des loges propres à servir de retraite aux abeilles. Il a fait percer des ouvertures pour l'entrée & la sortie des habitans , & en-dedans elles font fermées par une grande pierre de taille que l'on ouvre à volonté , & par laquelle on fait la récolte. Nous proposons cette idée à l'ingénieur auteur dont nous venons d'analyser l'ouvrage ; personne ne peut mieux que lui l'apprécier.

Expériences sur le bled germé , par lesquelles il est prouvé que l'addition d'une petite quantité d'eau-de-vie de marc , en pétrissant la farine provenant de ce grain , & la subdivision de la pâte en plus petit volume qu'on ne le fait communément ,

enleve les mauvais effets du germe, & donne du pain de bonne qualité.

Enfin, ces mémoires sont terminés par un *avis intéressant sur quelques plantes recommandées pour fourrage*, & dont l'auteur est M. de Reverdil. Son but est de prévenir les cultivateurs contre la charlatanerie de certains vendeurs de graines, qui annoncent comme nouvelles & très-avantageuses pour les prés, certaines plantes déjà connues & dédaignées, auxquelles ils se plaisent à donner des noms étrangers & imposans, &c.

III. *L'art d'observer par M. J. SENEBIER, bibliothécaire de la république de Geneve. Geneve, 1775, 2 vol. in-8°.*

LA société des sciences de Haerlem avait proposé pour sujet d'un prix, *l'art d'observer*. M. Carrard, d'Orbe, avait remporté le prix. M. Senebier eut le premier *accessit*, & M. Devos obtint le second. Le savant Genevois a développé ses idées, perfectionné son ouvrage, & c'est là celui qui vient de paraître. M. Carrard n'a point publié le sien; il est à souhaiter qu'il s'y détermine, & que par la réunion des deux pieces on ait les regles les plus essentielles sur un art aussi

difficile qu'il est important pour toutes les connaissances humaines.

L'observation est ce regard attentif & réfléchi que l'ame porte, par le moyen des sens souvent aidés d'instrumens, sur les objets de la nature, tels qu'ils sont dans l'univers, afin d'acquérir une connaissance exacte de leurs qualités, de leurs causes, ou de leurs effets. La dialectique est l'art de penser, celui-ci est l'art d'appercevoir; l'expérience est l'art de soumettre les objets de la nature à des épreuves: l'observateur les considère en eux-mêmes, cherche à les connaître, & à les faire connaître aux autres, tels qu'ils sont.

L'esprit d'observation est donc la faculté de bien appercevoir ces objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, de saisir tous les rapports qu'ils peuvent avoir avec les autres êtres, de les lier ensemble, & d'en faire une peinture fidelle dans toutes les circonstances où il peut se rencontrer. Par ce moyen on lie les idées que les faits produisent, comme leurs objets, tous enchaînés dans la nature.

L'art d'observer consiste par conséquent dans l'assemblage des règles à suivre pour diriger l'esprit observateur dans la contemplation de ces objets.

Il faut que l'observateur ait du génie, sans quoi la connaissance des règles ne le ren-

dra pas habile dans cet art. Justesse de coup-d'œil & de jugement, fermeté d'attention, finesse de discernement, rapidité dans les idées, pénétration, force d'imagination, vivacité d'esprit; ce sont les dispositions que l'auteur demande dans l'observateur.

J'ajouterais ici l'esprit d'invention & de découvertes, le talent d'inventer, de créer, d'ajouter à ce que les autres ont su voir, connaître, appercevoir. Tel fut Newton lorsqu'il maniait les rayons de lumière. Tels sur d'autres objets je vois Swammerdam, Leuwenhoek, Réaumur, de Geer, de Buffon, de Linné, du Hamel, Bonnet, & plusieurs autres.

L'observateur, pour devenir utile, doit être savant; il faut qu'il sache déjà tout ce que les autres ont apperçu & connu, pour le vérifier, l'éclaircir, & aller plus loin s'il lui est possible.

Mais il doit aussi savoir douter, & ne pas se livrer avec facilité à ce qu'il croit appercevoir de nouveau, ou à ce que les autres disent avoir apperçu.

L'auteur attribuant beaucoup à l'influence du climat, prétend que presque tous les observateurs sont nés sous les zones tempérées. Aristote, Hypocrate, Pline, furent de bons observateurs, quoique nés sous des climats chauds; & on ne refusera pas au

grand naturaliste du nord le titre d'observateur, puisque son vaste génie a saisi ce que l'on connaît jusques ici du système entier de la nature, dans les divers rapports qui sont à notre portée. Quand nous n'aurions de lui que le développement de sa méthode sexuelle des plantes, c'en serait assez pour décider qu'il possédait l'*esprit d'observation*. C'est l'éducation, l'exemple, les loix, le gouvernement, les récompenses, les secours, les motifs, l'émulation, les circonstances, qui font les hommes; mais le climat y entre pour moins qu'on ne l'a prétendu. Que le crédit donne seulement les places, & un pays manquera bientôt de génies & d'observateurs. Que le mérite soit distingué, encouragé, récompensé; & le pays le plus froid, comme le plus chaud, auront dans moins d'une génération, de grands observateurs. Maraldi & Réaumur se trompaient sur les abeilles, tandis que Schirach prétend avoir découvert la vérité. Klein, dans le nord, observait bien les coquillages naissans avec leur coquille, pendant que Réaumur se trompait sur ce point. La découverte de la vérité n'est donc point attachée au climat. Mille expériences prouvent le contraire.

Toute la nature peut devenir l'objet de nos observations; mais il est raisonnable de s'attacher aux objets dont la connaissance

peut le plus influer sur les arts utiles aux hommes. Des faits isolés, ou communs, ou singuliers, ou curieux, ne doivent cependant pas être méprisés; il n'en est aucun qui ne puisse avoir son utilité, ou pour le moment, ou dans la suite.

L'observateur doit être méthodique. Si on ne met pas de l'ordre dans la marche de ses observations & de ses idées, il n'y a que le hasard qui puisse faire découvrir quelque chose d'assuré & d'utile.

Non-seulement les sens de l'observateur doivent être en bon état, mais il faut qu'il emploie toutes les précautions convenables pour n'en être pas trompé, & pour tirer de leur rapport les justes & seules conséquences qui en découlent nécessairement.

L'industrie humaine a inventé des instrumens pour suppléer à la faiblesse & à l'imperfection des organes de nos sens. L'observateur doit être pourvu des meilleurs, en connaître l'usage, savoir suppléer à leurs défauts, même être capable d'en inventer de nouveaux au besoin, & d'imaginer toutes les précautions nécessaires, pour s'en servir selon les circonstances. Il faut encore de l'adresse pour manier ces instrumens, aussi bien que les objets qu'on veut contempler.

La patience, la constance, l'attention soutenue, sont des qualités aussi nécessaires à

l'observateur, que la pénétration ; & c'est même cette attention soutenue qui le rend pénétrant & exact, qui prévient les erreurs & conduit aux découvertes, qui fait qu'on ne néglige aucune circonstance, & qu'on démêle celles qui sont essentielles au fait, qui indique & fait prendre toutes les précautions générales & particulières que l'observation demande pour être faite avec soin & avec succès.

Plus les observations sont importantes ou singulières, plus elles doivent être répétées & variées, autant qu'il est possible. C'est par-là qu'on parvient à les confirmer.

Entre les exemples bien choisis que l'auteur allègue pour montrer l'application de toutes les règles qu'il donne, il aurait pu citer comme un modèle aux personnes de l'art, les observations qu'a faites D. Maurice Roffredi, abbé de Casanova, ordre de Cîteaux, pour compléter la découverte de la structure vraiment singulière de la trompe & de l'aiguillon du cousin. Swammerdam, Leuwenhoek & Réaumur avaient commencé ces observations ; mais ils avaient laissé diverses choses incertaines, d'autres inconnues. Roffredi reprenant ces observations où ces naturalistes les avaient laissées, les porte, par son attention, sa patience, son adresse, jusqu'aux détails les plus exacts, &

nous montre une organisation très-composée, très-merveilleuse, & appropriée d'une manière admirable aux fins de cet organe. On connaît donc à présent la composition extraordinaire de ce petit instrument, de même que celle de la trompe du taon, & leur usage, principalement pour la succion. On trouve ces détails curieux dans un mémoire communiqué au comte de Saluces, & publié dans le tome IV des mélanges de la société royale de Turin, pour les années 1766 à 1769, page 1 à 46, *in-4°*.

Je ferai ici, à l'occasion de cette citation, une remarque générale sur l'ouvrage de M. S. Il allègue fréquemment des exemples d'observations, bien ou mal faites; mais jamais il ne cite les ouvrages d'où il tire ces exemples. Ces citations eussent été non-seulement commodes pour ceux qui auraient voulu s'instruire & vérifier les faits, mais encore nécessaires pour confirmer les règles judicieuses de l'auteur, & pour perfectionner l'art qu'il se propose d'enseigner. Nous osons donc l'exhorter de joindre dans une nouvelle édition de son livre ces petites notes au bas des pages, & nous croyons qu'il en deviendra plus utile.

Comme il est plusieurs observations & quelques expériences qu'on est obligé d'y joindre pour les rendre plus certaines, qui

exposent l'observateur à des périls , il doit en être instruit , y réfléchir , & prendre des précautions pour s'en garantir.

Le degré de confiance que l'on peut donner aux observations des autres , dépend de l'assurance que l'on a que l'observateur est ami de la vérité par-dessus tout , & qu'il a suivi toutes les règles pour ne point se tromper , & pour n'être point trompé par de fausses apparences.

(La suite au Journal prochain.)





S E C O N D E P A R T I E.
 NOUVELLES LITTÉRAIRES
 DE L'EUROPE.

I. *Collection des papiers, mémoires & lettres adressées à Guillaume Carstares, secrétaire de confiance du roi Guillaume, concernant les affaires d'Angleterre, & particulièrement d'Ecosse, pendant le regne de ce prince & de la reine Anne, &c. Londres, 1775.*

DES ouvrages de ce genre, composés de piéces originales, ne peuvent qu'être curieux & instructifs. On y voit les motifs, les ressorts secrets, qui ont donné lieu aux plus grands événemens, souvent produits par de faibles causes. Quelquefois on en fait honneur à un premier ministre, tandis qu'ils ne sont dus qu'au génie ou au travail d'un secrétaire peu connu. Le comte de Portland était à la tête des affaires, principalement de celles d'Ecosse : cependant Carstares gouvernait réellement ce royaume, & disposait des places. On a lieu de croire que ce dernier fut l'un des principaux moteurs de la

conspiration formée pour éloigner la branche catholique du trône. Elle fut découverte : on arrêta ce secrétaire , on lui fit subit des tortures affreuses pour obtenir de lui des aveux qu'il refusa toujours de donner. Les ministres du roi Guillaume avaient engagé ce prince à faire , relativement à l'hommage exigé du clergé presbytérien , une démarche qui pouvait causer une division funeste. Carstares , qui n'avait point eu de part à cette résolution , prit sur lui de faire éveiller le roi , & obtint que le courier , porteur de ces ordres , fût rappelé.

On fait combien Guillaume était attaché à M. Bentink , qui fut depuis comte de Portland. L'événement qui y donna lieu , honore également le souverain & le sujet. Nous allons le rapporter dans les termes de l'auteur.

“ M. Bentink fut attaché au prince dès son enfance ; il était le principal compagnon de ses plaisirs & de ses études. Leur amitié crut avec l'âge ; & lorsqu'ils furent arrivés à celui où l'ame humaine est susceptible des plus forts attachemens , Bentink donna une preuve du sien , qui ne pouvait que le rendre plus cher au prince. A l'âge de seize ans , Guillaume fut attaqué de la petite vérole : elle se trouva être de la plus mauvaise espece. Les médecins , conformément à l'ignorance

& à la pratique de leur tems , la jugerent mortelle , à moins qu'un homme de l'âge du prince , qui n'aurait point eu cette cruelle maladie , ne consentît à coucher avec lui. Ils prétendaient que ce corps sain , en prenant la petite vérole de cette maniere , se chargerait de toute sa malignité , & sauverait le prince. M. Bentink instruit de cette décision , demanda comme une grace qu'on lui permît de sauver la vie de son ami. L'avis des medecins fut exécuté ; il eut même le succès qu'ils en attendaient ; Guillaume se rétablit par degrés , & vit avec la plus vive douleur dans un danger éminent l'ami qui s'y était si généreusement exposé. Il ne le quitta point , il le servit lui-même , lui présenta les remedes dont il avait besoin , & prit avec peine la nourriture qui lui était nécessaire tant que la maladie dura. Ces services réciproques ne firent que les rendre plus chers l'un à l'autre ; & dans la suite , M. Bentink prit sur le prince d'Orange cet ascendant absolu que des ames même faibles , ainsi qu'on l'a observé quelquefois , prennent souvent sur les ames les plus fortes. „

De tout tems les ministres des rois d'Angleterre ont cherché à gagner les chefs du parti toujours subsistant de l'opposition. On verra par la lettre que nous allons transf-

crire, & qui fait partie de ce recueil, comment on s'y prenait pour cela sous le roi Guillaume. Peut-être n'y a-t-on pas beaucoup changé depuis lors. Voici donc ce que le duc de Queensbury écrivait à M. Carstares :

“ J’ai reçu votre lettre du 22 du mois dernier, avec la pension du comte Marschall, & un ordre pour deux cents livres. Milord Marschall se tient encore sur des termes généraux ; c’est pour cela que de mon côté je reste à une plus grande distance de lui que je ne me l’étais proposé. Il va à la campagne, où quelques-uns de ses amis m’ont promis de le réduire. S’il ne répond pas à mon attente, je ne lui donnerai rien. Je vous ai dit dans ma dernière lettre, que je pensais qu’il n’y avait point d’inconvénient pour les intérêts de S. M. qu’elle permît au lord Balcarras de revenir ; on a payé les soins qu’on en attend assez cher, & il doit être reconnaissant. Il y a un autre homme qui peut nous embarrasser auprès du parlement ; c’est Nevil Payne. Il a subi les ennuis d’une longue prison ; son dessein est de solliciter le conseil privé pour sa liberté ; j’arrête toutes ses démarches jusqu’à ce que je sache les intentions du roi. Il a une recommandation du parlement auprès de S. M., & je crains qu’il ne soit pas en notre pouvoir de le retenir légalement dans les fers. Sûrement il
s’adressera

s'adressera au parlement à la prochaine session, & il sera mis en liberté. Je crois que l'intérêt de S. M. est de m'envoyer un ordre pour lui ouvrir sa prison ; elle s'en fera honneur à elle-même . . . Les places vacantes au parlement ne peuvent être remplies de si-tôt. Il y a beaucoup de prétendans ; il faut ne désobliger personne, & choisir ceux qui ont le plus de zèle pour le service du roi. Quant à l'argent nécessaire, après y avoir bien réfléchi, il n'en faut point envoyer ; on peut porter un millier de livres sterling à la banque, & prendre des billets pour cette somme. Il n'est pas nécessaire que ces billets soient sous un nom connu, puisqu'ils sont payables au porteur. Envoyez-moi ces billets ; j'en ai déjà placé la moitié, & je crois que je ne tarderai pas à disposer du reste. J'espère que les affaires de S. M. se feront à peu de frais ; cependant il se peut qu'une somme plus considérable que celle que je demande, soit nécessaire ; mais je réponds que rien ne sera dissipé. Je ne donnerai rien sans être sûr des dispositions de ceux à qui je donnerai. Je vous communiquerai un état particulier & détaillé de ces dépenses ; mais comme il est à craindre qu'un paquet ne tombe en des mains suspectes, je ne vous enverrai point cet état, je vous le remettrai

la première fois que je vous rencontrerai, soit ici, soit à Londres, &c. »

La vie de Carstares se trouve jointe ici à la collection des fruits de son travail. On voit qu'il était non-seulement habile politique, mais de plus zélé citoyen, & homme vertueux. Sa charité s'étendait même au-delà de ses moyens. Le clergé, dont il était l'un des membres, y avait les premiers droits. Lors de la révolution qui fit prévaloir le presbytérianisme en Ecosse, plusieurs ecclésiastiques épiscopaux se trouverent dépouillés de leurs bénéfices. L'un d'eux, nommé Cadell, visitait quelquefois Carstares. Celui-ci remarqua que l'habit de son confrère était usé. Il l'engage à revenir chez lui deux jours après, sous prétexte de lui donner quelques commissions. Dès qu'il fut parti, Carstares fit faire un habit complet à la taille de Cadell, ordonnant au tailleur de le lui apporter à l'heure qu'il avait indiquée à cet ecclésiastique. Celui-ci arrive, trouve Carstares fort en colère, grondant son tailleur de ce qu'il avait fait tout l'habillement trop étroit. Après quelques détours, il prie Cadell de l'essayer, & assure qu'il ira bien. L'ecclésiastique cède à ses instances : l'habit va à merveille, & Carstares le fait porter chez lui. Cadell l'ayant mis le lendemain, trouve dans une des poches un billet de 10 livres sterling,

& veut le rendre. Son bienfaiteur le refuse, & dit qu'ayant accepté d'habit, tout ce qu'il y avait dans les poches lui appartenait, &c. On aime à publier de tels procédés : devraient-ils faire moins d'impression, quand même ils seraient plus communs ?

II. *Predigten, &c. Sermons de maître Sébaltus NOTHANKER, tirés de ses papiers. Leypsic, chez Weigart, in-8°.*

UN homme de lettres & de beaucoup d'esprit publia il y a quelque tems le premier volume d'un roman, sous le titre de *Vie de Sébaltus Nothanker*. Cet ouvrage reçut l'accueil le plus favorable, & la traduction française que l'on en a donnée n'a pas eu moins de succès. Le public en attendait la suite avec impatience, lorsque l'on a vu paraître un volume de sermons sous le nom de cet honnête ecclésiastique prétendu. Cela seul suffisait pour exciter la curiosité. Il était même assez naturel de penser que l'une & l'autre de ces deux productions avaient le même auteur. Mais on n'a pas tardé à reconnaître assez de différence dans le génie & le style, pour savoir à quoi s'en tenir ; & quoique le jeune homme à qui l'on doit les sermons, les fasse rouler sur des objets dont le prédicateur supposé aimait à s'occuper, on n'y

retrouve pas ce caractère de bonhomme, joint à la singularité qui regne dans la vie de Sébaltus, & en rend la lecture si intéressante. On trouve dans ces sermons d'excellentes leçons de morale, mais dépouillées du degré d'onction que devait y mettre le cœur d'un pasteur tel qu'on le suppose. Nous avons cru y remarquer quelques longueurs, & des traits un peu trop forts, tels que ceux qui concernent les avocats & les belles-mères, qui demeurent dans une même maison avec leurs gendres & leurs brus. Dans une préface très-étendue l'éditeur cherche à découvrir les causes fatales qui mettent les gens de la campagne dans une situation fâcheuse, & les livrent à une misère dont les progrès sont aussi sensibles qu'alarmans, & il l'attribue principalement au système militaire que suivent aujourd'hui la plupart des puissances de l'Europe, & qui exige que, même dans le sein de la paix, on entretienne de si nombreuses armées, en enlevant aux travaux champêtres tant de bras qu'ils réclament. Mais pour fournir à d'aussi énormes dépenses, il faut hausser, multiplier les impôts; des traitans les exigent, de là naissent les exactions, les monopoles: tout est mis en usage, on enfante de nouveaux projets pour enrichir le souverain aux dépens des peuples. Malheureusement le luxe gagne

tous les états , & sert de masque à la misère , enforte qu'incapables de soutenir le poids d'une calamité publique , ils y succombent , à moins que la mendicité ne leur procure quelques faibles secours. L'éditeur suppose donc que Sébaltus , touché du triste état qu'on vient de dépeindre , cherche à adoucir le sort de ses paroissiens . en leur donnant , dans ses sermons , d'utiles leçons sur l'union conjugale , contre les procès & la superstition , sur le contentement , la santé , l'éducation , les douceurs de la vie champêtre : ce sont là les sujets des sept discours que comprend ce volume.

Un bon pasteur doit s'occuper même du bonheur temporel de ses brebis , & chercher à le procurer par de sages conseils , à défaut de moyens plus efficaces. De tous les biens de cette vie , le plus essentiel pour les gens de la campagne , c'est la santé. Ils ont moins de secours , ils les réclament souvent trop tard. Une maladie interrompt quelquefois des travaux qui ne souffrent point de renvoi , l'inquiétude s'en mêle , on est d'ailleurs mal soigné. Toutes ces circonstances donnent encore plus de poids aux avis du pasteur.

Le premier c'est la modération. Toute passion violente , & sur-tout la colere , est un poison qui agit sur quelqu'un de nos organes , le déränge ou le mine insensiblement.

Le payfan qui manque d'éducation, se livre avec impétuosité à de tels mouvemens ; les effets en font quelquefois tragiques. Rien ne peut mieux lui faire sentir la nécessité de les réprimer, que la réflexion sur la petitesse du motif de sa colere, & la certitude du tort qu'il a fait par-là à sa santé.

2^e *Conseil*, la propreté dans les maisons, les lits, &c. On fait combien ce moyen est ordinairement négligé par les payfans. Des exhalaisons mal-saines s'attachent aux corps, en arrêtent la transpiration, donnent lieu à des maladies de la peau, qui, sur-tout dans les chaleurs, en augmentent nécessairement la malignité.

3^e *Conseil*, de l'air & de la fraîcheur. Les maisons des payfans sont construites de manière que l'air ne peut pas y circuler librement. Les poeles trop échauffés en hiver sont très-pernicieux pour des gens appelés à passer par des variations funestes, & à respirer un air froid au moment où tous leurs pores sont ouverts. Mais c'est sur-tout aux malades qu'un redoublement de chaleur devient nécessairement funeste, & les payfans ont à cet égard un préjugé difficile à guérir. De là le grand nombre d'enfans de la campagne qui meurent de la petite vérole, &c.

4^o. Enfin, lorsque l'on se sent extrêmement échauffé, on ne doit se rafraîchir que

peu à peu & par degrés , se procurer (si l'on en a les facultés) des habits pour chaque saison , se couvrir trop plutôt que trop peu , &c. A la suite de ces conseils , on en trouve d'autres non moins intéressans , par lesquels il faut se diriger lorsqu'on est malade , &c. C'est ainsi que l'on fait parler ce prédicateur imaginaire. L'éditeur de ces sermons paraît s'être proposé un but très-louable , celui d'en publier qui soient à l'usage & à la portée des gens de la campagne , & relatifs à leur état. Il n'en existe point encore de ce genre. Rien ne serait cependant plus utile ; & notre magister semble inviter par son exemple , ceux dont on le suppose le confrère , à s'occuper de ce soin. Si des médecins estimables ont pris à cœur de donner aux gens de cet ordre , des avis excellens pour conserver leur santé , avec le choix des remèdes qui leur conviennent , les médecins de l'ame seront-ils moins attentifs à leur donner pour la plus excellente partie de nous-mêmes , les secours proportionnés à leurs facultés intellectuelles , accommodés à leurs circonstances & à leurs besoins particuliers ?

III. *Recueils philosophiques & littéraires de la société typographique de Bouillon. A Bouillon, in-8°.*

Il va déjà quelques années que ces recueils

paraissent. Chaque recueil forme un volume de 370 à 380 pages. Les principaux auteurs étaient MM. Robinet & Castilhon. C'est un mélange de philosophie, de morale, d'histoire naturelle, de médecine, de critique, de littérature, de médecine. Ceux qui aiment la diversité, peuvent ici se satisfaire.

Nous allons donner l'extrait d'un discours du *premier recueil sur le desir de plaire chez les femmes.*

L'homme & la femme sont faits l'un pour l'autre : ils doivent se plaire l'un à l'autre. C'est l'intention de la nature, & le but de la société conjugale. . . L'homme néglige souvent & peut jusqu'à un certain point négliger le soin de plaire par l'extérieur, parce qu'il compte sur la faiblesse, les desirs & les besoins de la femme. La femme, qui n'a pas les mêmes ressources, doit mettre toute son application à plaire à l'homme, sur l'estime & l'amour duquel toutes ses espérances sont fondées dans la société. . . Le premier & l'unique devoir de la femme est d'être utile à l'homme, qui lui est nécessaire ; ce devoir renferme tous les autres ; sa fidélité à ce devoir fait son bonheur sur la terre, & sa gloire aux yeux de l'Être immortel qui le lui a imposé. . .

L'empire de l'homme est fondé sur la force, celui de la femme sur le talent de

plaire. La force fut donnée à l'homme, pour qu'il devînt le protecteur de la femme. L'art de plaire fut donné à celle-ci, pour être la compagne de l'homme & sa consolatrice.

L'auteur de la nature pouvait-il mieux manifester ses intentions qu'en donnant à la femme tout ce qu'il faut pour plaire à l'homme, & à celui-ci tout ce qui est nécessaire pour défendre & protéger la femme? L'une a les graces du corps & de l'esprit, un certain charme répandu sur sa personne, un caractère plus souple, qui se plie à tout & peut triompher de tout. L'autre a reçu pour son partage la force du corps & la vigueur de l'esprit, un génie inventif, & la puissance d'exécuter. Qu'on cesse donc de regarder la distribution des emplois différens des deux sexes, comme une usurpation du plus fort sur le plus faible. . . Il faut de toute nécessité reconnaître que dès le commencement la force était d'un côté, & la faiblesse de l'autre; que la faiblesse avait besoin d'un appui, & que le don de plaire lui fut accordé pour obtenir cet appui. . .

Loia de nous cette affreuse morale qui ose mettre le desir de plaire au nombre des vices. Les gens qui parlent ainsi, ne savent pas estimer les dons du ciel, ou ils ne connaissent que des ames corrompues, qui avilissent ce qu'il y a de plus grand dans l'humanité.

Oui , le desir de plaire à l'homme frivole , à l'homme étourdi , à l'homme débauché ; le desir de plaire à l'homme pour le séduire & le porter au mal , est sans doute un desir vicieux. Mais c'est là le desir déréglé de la passion , & non le desir innocent & pur de la nature & de la raison. Le desir de plaire à l'homme de bon sens , à l'homme honnête & vertueux , fut toujours noble , plein de grandeur dans son principe , dans sa fin & dans les moyens qu'il emploie pour réussir. Il vient du ciel , une main immortelle l'a gravé en caractères ineffaçables dans le cœur de toute femme raisonnable : voilà son principe. Il tend à mériter pour un sexe la tendre bienveillance de l'autre , au plus grand bonheur de tous les deux ici - bas , lequel consiste dans une union douce & vertueuse , l'intelligence des ames & l'accord des volontés : voilà sa fin. Ses moyens ne sont pas seulement les graces de la beauté , l'attention à la faire valoir par le soin de la personne , ni les affections des sens ; ce sont sur-tout la complaisance , les talens & les vertus.

L'amour de la vertu n'est pas éteint , même dans les hommes les plus corrompus. L'homme peut se dépraver , mais ne se dénature pas. . . Les femmes vicieuses ne sauraient donc plaire à l'homme à qui il reste encore quelque principe vertueux. Jamais elles ne

fauraient obtenir son amour & son estime, sans laquelle il n'y a point d'amour, non plus que point d'amitié. Elles n'ont de prise que sur ses sens. Elles peuvent le corrompre s'il est faible, le séduire s'il est passionné, le perdre s'il est fou...

La vertu a un charme qui ne saurait se suppléer. Le mérite seul engendra l'amour & l'estime. Sans lui, tout le reste peut éblouir; mais il ne fera qu'éblouir, sans produire un attachement durable. Il plaira autant que le prestige des sens subsistera.

Qu'il est grand, qu'il est doux pour une femme de plaire à un homme raisonnable! Alors c'est à la vertu même, au bon sens, à la raison, qu'elle plaît. Elle plaît en même tems au modele éternel de toute bonté & de toutes les perfections. Qu'il est beau de pouvoir se dire avec sincérité: j'étais née pour contribuer en général au bonheur des hommes, & destinée pour faire celui d'un homme en particulier. Je remplis donc ma destination dans l'ordre de la nature & de la société conjugale. Je rends en agrémens & en plaisirs ce que je reçois en bienveillance & en protection. Je dois à un homme le rang qu'il me donne dans le monde, l'aisance de la vie qu'il me procure par son travail & son industrie, le bien de ces enfans, gages précieux & chéris de notre amour réciproque;

mais cet homme, objet de ma tendresse & de ma reconnaissance, me doit son bonheur. C'est à mes soins & au desir que j'ai de lui plaire, qu'il est redevable du bon ordre de sa maison, & de la douce paix dont il jouit au sein de sa famille. Mes amis me félicitent d'avoir uni mon sort à celui d'un homme estimable, & ce même homme se félicite d'avoir une femme agréable & vertueuse. En vain des gens superficiels osent penser que ma complaisance, mes soins, mon empressement, mon étude à lui plaire en tout, sont des qualités vulgaires. Eh ! que m'importe quel nom ces hommes insensés donnent à des vertus qui font la gloire de mon sexe, & le bonheur mutuel de l'homme & de la femme !

IV. *Journey to the Western-Islands, &c.*
Voyage aux isles occidentales de l'Ecosse,
 in-8°. Londres, 1774.

Nous annonçâmes dans le journal de janvier un voyage fait en Ecosse & dans quelques-unes des isles qui environnent ce royaume. Il vient d'en paraître un second, que l'on peut regarder comme le supplément du premier, & qui n'est pas moins intéressant. Deux hommes instruits, persuadés que l'on trouve souvent autour de soi des objets

dignes de cette curiosité qui ne peut, ce semble, être satisfaite qu'en parcourant des pays lointains à travers mille périls, entreprennent de visiter les isles occidentales de l'Ecosse, pour acquérir une connaissance plus exacte de leurs productions, des mœurs, & de la situation des peuples qui les habitent. Des gens de lettres doivent observer mieux que d'autres, envisager les objets qui se présentent, sous un point de vue philosophique, & se rappeler avec plaisir les événemens dont les lieux qu'ils parcourront ont été le théâtre, & que l'étude de l'histoire leur a fait connaître.

Nos voyageurs, partis d'Edimbourg, trouverent qu'en général la misere régnaît dans les contrées qu'ils avaient entrepris de visiter. En voici une preuve. " Nous nous rendîmes, disent-ils, à Glenelg, où l'on nous avait assurés que nous trouverions une maison de pierres, couverte d'ardoises, avec des vitres aux fenêtres. Nous arrivâmes en effet dans une bicoque, mais c'était la plus belle habitation que nous eussions vue depuis quelque tems. Nous songeâmes à notre repas, & nous trouvâmes qu'il n'y avait ni pain, ni œufs, ni lait, ni vin. Cependant il fallait rester là. On nous procura une poule; c'était peu de chose pour un souper: mais l'hospitalité écossaise y avait

pourvu. Un habitant du pays nous avait fait suivre par son valet. Celui-ci nous quitta lorsque nous fûmes arrivés, & reparut deux heures après avec un présent de pain, de rum & de sucre, que nous faisait son maître, qui sachant la disette de toutes choses dans ce lieu là, nous pria d'accepter le peu qu'il nous offrait. „ Une botte de paille servit de lit aux voyageurs. Ils remarquèrent qu'à peine étaient-ils partis d'un lieu pour se rendre dans un autre, que la renommée les annonçait. Peu accoutumés à voir chez eux des étrangers, ils deviennent pour ces peuples un grand objet de curiosité.

On ne s'attendrait pas, sans doute, à trouver dans la relation d'un tel voyage, autre chose qu'un tableau répété de l'ignorance & de la misère des habitans de ces isles. Il en est cependant, où ces voyageurs furent accueillis par des gens aimables, instruits & aisés. On leur donna une fête à Raafay. “ Nous n'y trouvâmes que politesse, élégance & abondance. Après les rafraichissemens d'usage, & la conversation ordinaire, le soir arriva ; on enleva les nattes qui couvraient le parquet, & tenaient lieu de tapis ; on appella un joueur d'instrumens, & tout le monde fut invité à danser ; chacun s'en acquitta avec légèreté. La gaité se répandit dans l'assemblée, mais une gaité décente &

bien préférable à celle que l'on observe dans nos maisons de plaisir. Quand l'heure du souper fut arrivée, la danse cessa. On dressa deux tables, & nous nous assimes autour au nombre de trente-six. Après le repas, les dames nous chanterent des chansons eses, que j'écoutai comme un Anglais écoute les paroles d'un opéra italien, qu'il n'entend pas. Je m'informai du sujet de l'une de ces chansons ; on me dit que c'était une chanson d'amour : d'autres exprimaient l'adieu fait par l'un des habitans au pays qu'il quittait en partant pour l'Amérique, dans le tems où, comme l'on fait, ces émigrations étaient devenues une manie, & où tout homme mécontent de son sort en Ecosse en allait chercher un plus favorable dans le nouveau monde. . . Un lieu tel que celui-ci, séjour de l'hospitalité, placé au milieu des mers sans cesse agitées par les vents, offre à l'imagination, des tableaux dont le contraste est aussi agréable que frappant. Au-dehors est une mer furieuse, dont les vagues se brisent contre les écueils qui entourent l'isle. Au-dedans on ne voit que gaité, aisance, agrément. „ Les variétés que l'on observe chez les habitans de ces isles quant aux mœurs, à la police, & au bien-être, ne sont pas moins singulieres. Les extrêmes à cet égard semblent s'être rapprochés. L'aisance y tient

lieu de richesses , & le défaut de celles-ci en éloigne la corruption , &c.

V. Almanach d'agriculture , nécessaire a tout laboureur , fermier , cultivateur , &c. Paris , chez Dorez , libraire.

ON trouve , dans ce petit code d'agriculture , les travaux que l'on a à faire dans la campagne pendant les douze mois de l'année. Cet exposé est bien fait ; il amène quelques usages antiques , qu'on rappelle pour les comparer aux usages modernes ; il y en a quelques-uns qu'on ferait sans doute bien-aise de voir renaître & établir. Celui de la fête de la moisson , par exemple , a lieu dans quelques contrées : pourquoi ne l'a-t-il pas par-tout ? L'auteur voudrait que cette fête s'établît en France , & se célébrât le jour de Saint-Louis , qui est celui de la fête du roi ; le moment ne pourrait être mieux choisi ; la moisson vient de se faire alors en bien des endroits , & dans presque tous les autres elle touche à sa fin.

Un traité de la culture de la vigne termine le tableau de l'année agricole , il est suivi d'un autre traité sur les bestiaux : l'auteur a bien observé , & ce n'est qu'après cela qu'il est permis d'écrire sur l'agriculture & l'économie champêtre. Le tout forme un volume de 270 pages.

TROISIÈME



TROISIEME PARTIE.
 PIECES FUGITIVES.

I. *Idées sur la fécondation des plantes ; par M. BONNET, de diverses académies. Suite.*

C E que l'œuf est à l'animal , la graine l'est à la plante : je crois l'avoir prouvé. On fait que les petits des vivipares sont logés d'abord dans des vésicules que contient l'ovaire , & que ces vésicules sont des especes d'œufs. On fait encore qu'on a trouvé des foetus de vivipares , qui s'étaient développés dans l'ovaire. S'il est prouvé aujourd'hui que le poulet & le têtard existent tout entiers dans l'œuf avant la fécondation (*), il y a bien de l'apparence que la plantule existe de même dans la graine avant la fécondation. J'ai rapporté dans la Palingénésie (**), un fait important , qui rend ceci extrêmement probable : on parvient à voir distinctement les

(*) Voyez les preuves de ces faits, *Corps organisés*, tome I, chap. IX ; *Paling.* part. XI, page 416 & suiv. de la première édition.

(**) Tome I, page 420, 421,

semences des plantes légumineuses, avant que ces semences aient été fécondées, & tandis que les siliques sont encore enfermées dans l'intérieur du bouton à fleur. Or, si la graine est à la plante ce que l'œuf est à l'animal, & si le poulet préexiste dans l'œuf & fait corps avec lui, il devient au moins très-probable que la plantule, qui fait corps aussi avec la graine, préexiste avec elle à la fécondation. Je prie qu'on n'oublie point que le jaune de l'œuf, qui existe incontestablement avant la fécondation, & qu'on avait pris par ignorance pour une simple matière nourricière, est dans le vrai l'intestin même du poulet (*). Qu'on réfléchisse ensuite un peu profondément sur la grande analogie du végétal & de l'animal, qui se manifeste par des caractères si nombreux & si divers; & on sentira combien les principes que j'ai exposés sur la génération des êtres vivans, sont plus probables que ceux qui ont été admis par des physiciens célèbres, que je n'ai combattus qu'à regret. Mais les faits que je viens d'indiquer, ne sont point les seuls qui aient servi de base à mes principes. Il en est bien d'autres qui ne sont ni moins cer-

(*) J'en ai donné les preuves d'après les belles observations de mon illustre ami M. de Haller, *Corps organisés*, tome I, chap. IX.

tains, ni moins remarquables, que j'ai analysés, rapprochés, comparés, & qui m'ont tous paru converger vers le grand principe de la préexistence des germes & de leur évolution. J'ai donc cru que j'étais bien fondé à rejeter l'hypothese qui suppose que la poussiere des étamines façonne la plantule dans la graine, ou qu'elle est le principe secret des premiers rudimens du tout organique. J'ai cru encore que je n'étais pas moins fondé à rejeter pareillement l'hypothese suivant laquelle on admet que la poussiere fécondante porte le germe dans la graine, & que celle-ci n'est en quelque sorte que le logement destiné à le recevoir, & où il doit prendre ses premiers accroissemens. On voit assez que cette hypothese dérive de celle des vers spermatiques, si accueillie autrefois par les plus grands hommes, & qui n'a pu se soutenir contre les nouvelles découvertes. Enfin, je n'ai point admis d'épigénese ou de formation purement mécanique des corps organisés; premièrement, parce que je ne connaissais aucun fait qui déposât évidemment en sa faveur; secondement, parce que je ne pouvais parvenir à me faire des idées tant soit peu nettes d'une pareille formation, & qu'il m'était impossible de triompher des difficultés si nombreuses, si diverses & si pressantes, qui assiegent de toute part cette

hypothese. C'est aux maîtres dans l'art d'observer & de raisonner, qu'il appartient de prononcer sur ma marche & sur mes principes. Je serai le premier à les abandonner, s'ils ne les jugent pas conformes aux faits & à la bonne philosophie. (*)

Il est chez les végétaux, comme chez les animaux, de ces especes de monstres qui portent le nom de *mulets*, & qui proviennent du concours de deux individus d'especes différentes. Ces mulets sont de toutes les productions organiques celles qui peuvent répandre le plus de jour sur le grand mystere de la génération. J'y ai beaucoup insisté dans mes écrits, & j'ai fort exhorté les physiciens à multiplier & à varier les expériences sur ces productions. Les végétaux leur fournissent bien des moyens de se satisfaire en ce genre, & à peu de frais. Combien est-il facile de priver une plante de ses étamines, & de répandre sur son pistil les poussieres d'une plante d'espece différente ! Le hasard opere tous les jours dans nos jardins & dans nos

(*) Pour juger de mes principes sur la reproduction des êtres vivans, on pourra se borner à lire le petit écrit intitulé : *Tableau des considérations sur les corps organisés*, que j'ai placé au devant de la *Palingénésie*, & où ces principes sont plus rapprochés.

pépinieres , de ces unions contre nature ; & il n'est pas douteux que nous ne leur devions un grand nombre de nouvelles especes , dont l'art a su profiter , & qui n'auraient jamais existé sans elles (*). J'ai indiqué (**) quelques expériences qui ont été tentées sur les mulets végétaux , & dont il a résulté que les ressemblances ont toujours été relatives à l'espece des poussieres , & que le sujet fécondé a eu quelque supériorité sur le sujet fécondant. *Ces curieuses observations* , disais - je , *n'indiquent - elles pas que dans les végétaux comme dans les animaux , le germe appartient originaiement à la femelle ?*

Je le faisais remarquer encore (***) : il y a ici une certaine latitude , dont nous ne connaissons point les limites. Les rapports les plus directs , les plus nombreux , sont assurément ceux qui lient entr'eux les poussieres & les germes de la même espece ; mais la nature n'a pas été assujettie ici à une précision extrême. Les poussieres & les germes des especes les plus voisines soutiennent

(*) Consultez sur la production de ces nouvelles especes , l'excellente *Physique des arbres* , liv. III , chap. III , art. 2.

(**) *Contemplation de la nature* , part. VII , chap. XII.

(***) *Corps organisés* , art. 376.

encore entr'eux bien des rapports plus ou moins directs, en vertu desquels la fécondation de ceux-ci peut s'opérer par l'action de celles-là. A mesure que les rapports deviennent moins directs, moins nombreux, la fécondation devient plus difficile ou plus incertaine. Je ne saurais dire précisément en quoi consistent ces rapports, parce que les meilleurs microscopes ne peuvent nous introduire jusqu'au fond des poussières & des germes. Mais je conçois assez que ces rapports doivent dépendre principalement de certaines proportions entre les molécules des fluides fécondans des divers ordres, & les mailles des solides dans lesquels elles sont destinées à pénétrer; & encore entre la manière d'agir de ces molécules, & celle dont les solides reçoivent leur action, & la modifient. Il y a ici une échelle de graduation qui exprime la suite des divers rapports qui lient ou subordonnent les unes aux autres les poussières & les germes des divers ordres (*) & des différentes espèces. Il ne nous est point donné de contempler cette échelle: des intelligences qui nous sont supérieures, jouissent, sans doute, de cet intéressant spectacle, & elles en tirent des conséquences

(*) Voyez ci-dessus ce que j'ai exposé sur les divers ordres de fluides fécondans, & des germes que je conçois dans la plante.

afforties à la profondeur de leurs conceptions. Outre ces rapports qui lient directement ou indirectement les poussieres & les germés, il en est d'autres qui tiennent à la forme & à la structure des parties sexuelles, ou aux proportions que les organes de l'un & de l'autre sexe observent entr'eux, & qui facilitent plus ou moins la fécondation d'une espece par une espece différente.

On comprend donc par ce que je viens d'ébaucher sur la production des mulets végétaux, que toutes sortes de poussieres ne peuvent pas faire développer toutes sortes de germes; & comme je ne pense point que la liqueur séminale du lapin pût procurer l'évolution complete du germe d'un poulet, je ne pense point non plus que les poussieres d'un lys pussent féconder les pepins d'un poirier, & opérer ainsi l'entier développement du petit tout organique. Il y aurait eu une trop grande confusion dans les especes, si la latitude de cette sorte de fécondation s'était étendue à des especes de genres fort éloignés, ou de classes différentes.

Au reste, on conçoit assez que la confusion ou l'action simultanée de poussieres de différentes especes doit produire dans les grainés & dans les fruits des variétés singulieres, & qui participeront plus ou moins de l'impression combinée de ces différentes poussieres.

On en voit divers exemples dans les écrits de botanique & d'agriculture. Ce sont de vraies monstruosités.

Je n'ai pas voulu finir ce mémoire, sans consulter l'ouvrage d'un de nos plus savans & de nos plus zélés botanistes modernes : je parle des *Familles des plantes* de M. Adanson. Il se déclare pour le sentiment que j'ai adopté sur la génération, & essaie ensuite d'expliquer comment s'opere la fécondation des plantes. Voici ce qu'il dit là-dessus. (*)

“ La fécondation s'opere de la même manière dans toutes les plantes où elle a lieu : il suffit pour cela, que la moindre parcelle de la matière contenue dans la poussière des étamines soit répandue sur le stigmate du pistil. L'ovaire ou son styl & son stigmate sont percés d'un bout à l'autre, même très-sensiblement, dans plusieurs liliacées, dans le baobab, le datiska, &c. & quelques autres plantes ; mais il y en a beaucoup plus où ils sont fermés & pleins. Cela seul suffirait pour prouver que ce n'est pas l'intromission de la poussière des étamines qui opere la fécondation, ni qui porte le germe dans les ovaires, s'il n'était pas prouvé par les observations microscopiques, que l'embryon se trouve

(*) *Familles des plantes*, tome I, page 121, Paris, 1763.

tout formé dans les graines des plantes qui n'ont pas été fécondées, & dont le parenchyme ne fait qu'un corps continu avec lui, de la même maniere que le fœtus se trouve tout formé dans les œufs de la grenouille & dans ceux de la poule avant la fécondation. Elle s'opere donc dans les végétaux & les animaux par une vapeur, une espece d'esprit vital auquel la matiere prolifique sert simplement de véhicule. Cette matiere qui sort des grains de poussiere des étamines, lorsqu'ils crevent, est huileuse, & se mêle facilement à la liqueur qui humecte le stigmate du pistil, ou à son velouté, lorsqu'il paraît sec: la vapeur qui s'en dégage, aussi tenue, sans doute, & aussi animée, aussi prompte que celle qui enveloppe les corps électriques, s'insinue dans les trachées qui se terminent à la surface des stigmates, descend au *placenta*, lorsqu'il y en a, passe de là aux cordons ombilicaux jusques dans chaque graine où elle donne la premiere impulsion, le premier mouvement ou la vie végétale à l'embryon qui est d'abord comme invisible, & qui peu après sa vivification paraît comme un point blanc dans les uns, & verdâtre dans d'autres. „

J'avoue que j'ai peine à croire qu'il y ait des especes dont le styl & son stigmate, comme l'assure notre célèbre botaniste, soient

fermés & pleins. Je ne puis trop exhorter les botanistes à faire de nouvelles recherches sur ce sujet. J'incline fortement à penser qu'ils parviendront à démontrer dans le pistil de ces especes une ouverture (*) & une ou plusieurs trompes, semblables ou analogues à celles que j'ai décrites dans ce mémoire. Cette structure, que je suis porté à supposer dans les pistils de toutes les especes, & qui paraît si essentielle au jeu des poussieres, peut être si cachée ou si déguisée dans certaines especes, qu'il soit très-difficile de l'y découvrir. La vulve ou l'ouverture du stigmatte pourrait encore avoir été placée chez ces especes dans un lieu où l'on ne s'avise pas de la chercher.

J'avoue encore que je desirerais fort que notre auteur nous eût fourni quelque preuve ou au moins quelque présomption en faveur de ce qu'il avance ici, *que la vapeur fécondante s'insinue dans les trachées qui se terminent à la surface du stigmatte, & descend au placenta par cette voie.* Il était assurément très-capable de porter la lumiere dans ces ténèbres, & j'attendrais beaucoup des recherches plus approfondies qu'il entreprendrait sur un objet si essentiel à l'histoire de la génération. Dans mes idées, le stigmatte a été

(*) Une vulve.

préparé pour l'intromission des poussières dans la cavité du styl. On le voit s'ouvrir au moment de la fécondation, & présenter alors une ouverture plus ou moins spacieuse. On peut même le forcer à s'ouvrir lorsqu'il est refermé. Pourquoi donc recourrions-nous à l'intervention des trachées qui se terminent à sa surface, pour rendre raison de la manière dont le fluide fécondant parvient à l'ovaire? Je suppose toujours que les stigmates & les styls qui ont paru fermés & pleins ne l'étaient point en effet. Si donc je voulais faire intervenir ici les trachées, ce serait plutôt celles qu'on peut concevoir, qui rampent à la surface des semences logées dans l'ovaire, que je chargerais de l'importante fonction d'introduire dans les germes la vapeur fécondante. Mais combien sommes-nous encore éloignés d'avoir sur ce point obscur plus que de simples conjectures!

Lorsqu'on fait l'anatomie d'une fève, on découvre une multitude de petits vaisseaux qui se ramifient dans la substance de la graine, & vont se rendre à la plantule par deux troncs principaux. C'est sur-tout par ces vaisseaux que la plantule fait corps avec la graine, & qu'elle se compose avec elle qu'un seul tout organique. J'ai vu ces ramifications se colorer très-bien dans ces injections naturelles dont j'ai traité fort au

long dans mon livre sur l'*usage des feuilles*. On observe des ramifications analogues dans d'autres graines & dans les fruits. Il me paraît donc qu'on pourrait conjecturer avec quelque fondement, que ces vaisseaux ou quelques-unes de leurs branches s'ouvrent à la surface de la graine ; & que c'est par ces orifices que l'esprit fécondal pénètre jusqu'au germe.

Je le ferai remarquer en finissant : le retrécissement graduel des trompes , à mesure qu'elles approchent de l'ovaire , est bien propre à accélérer le mouvement du fluide fécondant , & à lui imprimer la direction qui répond au vœu de la nature.

II. *Bazile. Anecdote française. Par M.
D'ARNAUD. Suite.*

L'INTENDANT suivait, en quelque sorte, de l'œil les progrès de sa ruse. Il revient auprès de Bazile , & se garde bien de l'interroger sur cette mélancolie subite dont il ne pénétrait que trop la cause : --- Allons, mon cher Bazile, prenez un air ouvert ; livrez-vous à la gaieté... aux espérances les plus séduisantes. Mon ami... je vous l'ai dit : une fortune étonnante se prépare pour vous. --- Monsieur... cette demoiselle... --- Eh bien, cette demoiselle?... --- Elle est bien

aimable, monsieur! --- Assurément, c'est une des plus belles personnes de Paris, fille de qualité, & qui aura de très-gros biens... avouez, monsieur le marquis... --- Monsieur le marquis, monsieur! Eh! depuis quand, s'il vous plaît me donne-t-on ce nom? Voudriez-vous vous moquer de moi? --- Ce n'est point une plaisanterie, mon cher Bazile; il ne tient qu'à vous d'avoir le nom de marquis, de l'être effectivement & pour toujours: mais... tu es si niais, si amoureux de ton village, de ta vieille Nicole... --- Mame, monsieur? Je la chéris plus que jamais, & je ne puis m'accoutumer à cette séparation! Je suis sûr qu'elle est bien triste en ce moment... Est-ce que nous ne la reverrons plus? --- De qui me parlez-vous? --- De cette demoiselle que vous appelez mademoiselle d'Amerville... Monsieur Remi, si nous allions de ces côtés... nous la verrions encore. --- J'y consens, aux conditions que vous vous déferez de votre simplicité grossière, qui n'est, mon enfant, qu'une rusticité des plus désagréables... Un homme de la campagne, j'en suis certain, ne ferait point du goût de cette demoiselle. Vous avez beau vous en défendre: je ne vous appellerai plus que monsieur le marquis... vous saurez un jour la raison... Promettez-moi seulement de suivre avec une docilité aveugle

mes volontés. . . --- Je reverrais cette demoiselle , monsieur Remi ? --- Si vous m'obéissez. --- Oh ! tout ce que vous voudrez , tout ce que vous voudrez.

Deux puissans ennemis attaquaient le pauvre Bazile , la vanité & l'amour.

Remi , qui avait ourdi sa trame avec tant d'habileté , s'informe exactement des démarches de mademoiselle d'Amerville : il apprend qu'elle est invitée à une noce de village. Il en instruit son élève , en lui disant : souvenez-vous que ce n'est plus à Bazile que je m'adresserai , que c'est à monsieur le marquis de Menneval. . . (Le jeune-homme étonné veut l'interrompre.) Ne m'avez-vous pas donné votre parole que vous seriez docile ? Croyez que j'agirai pour vos intérêts. Je vous mène à cette même campagne où est située la maison de cette demoiselle ; elle doit assister à une noce ; je vous mettrai de la partie ; elle y fera avec son oncle & deux de ses parentes ; & si vous voulez les aborder , voir en un mot la jeune personne & causer avec elle , il faut absolument que vous passiez pour M. le marquis de Menneval. — Mais , monsieur. . . — On ignore ici la mort de ce jeune seigneur ; sans cette précaution , à quel titre croirait-on que la marquise vous connaît & vous protège ? & . . . Mademoiselle d'Amerville vous est chère , n'est-il pas

vrai? --- Je la verrai donc, monsieur Remi?..
Allons : je me sou mets entièrement à vous.

Bazile s'est donc laissé vaincre par le séducteur ; il se voit avec joie revêtu de l'habit le plus élégant. Il s'admire lui-même dans les glaces flatteuses qui, sous un seul coup-d'œil, lui présentent tous les agrémens de sa figure. Madame de Menneval entre ; Remi prend la parole : madame la marquise, vous voyez monsieur votre fils. C'est lui-même trait pour trait, dit la marquise. L'intendant continue, en se tournant vers Bazile : allez donc baiser la main de madame votre mere. Avouez, madame, qu'il est charmant dans cet habit. Nous avons aujourd'hui des desfeins de noces. Nous devons y trouver une des premieres beautés de Paris, mademoiselle d'Amerville. --- Je connais beaucoup sa famille, & il ne tient qu'à mon fils de la voir souvent chez moi. Elle vient chez vous, madame, s'écrie Bazile ?

Madame de Menneval entre à ce sujet dans des détails qui flattent le jeune homme. Prenez congé de madame votre mere, interrompt Remi ; madame la marquise a bien mérité ce nom de votre part : où trouverait-on une bienfaitrice plus généreuse ? Bazile n'entendait plus, ne voyait plus que mademoiselle d'Amerville : il brûlait d'être auprès d'elle. Ils sont partis ; & dans le chemin, Remi lui rappelle encore ses leçons.

La bonne Nicole était loin d'imaginer que Bazile était un marquis. Elle en recevait des lettres qu'elle se faisait lire ; les présens & l'argent qu'il lui envoyait , excitaient sa sensibilité ; ils lui étaient très-utiles ; mais elle ne cessait de redire : toutes les fortunes du monde me causeraient moins de satisfaction que le plaisir d'embrasser mon cher fils. J'ai beau vouloir me vaincre : je ne puis vivre sans le voir. Qu'allait-il faire à la ville ? N'avons-nous pas chacun deux bras ? Sont-ce les beaux habits , la bonne chère qui rendent heureux ? Oh , que je ne mange que de notre pain bis ! que je n'aie aucune de ces *bravoures* si superbes , & que je puisse voir & embrasser Bazile tout à mon aise ! Je serai bien plus contente. Est-ce qu'il y a quelque chose de plus cher que son enfant ?

Bazile paraît à cette noce : il fixe tous les regards. Graces à la nature & aux soins de l'instituteur , il ne pouvait guere s'annoncer dans la société de jeune homme plus aimable. Mademoiselle d'Amerville ne fut pas la dernière à ressentir tout le charme d'un extérieur si séduisant. Remi présente son disciple comme M. le marquis de Merveval. L'oncle de la jeune personne le comble d'honniétés , & la niece partage en secret les sentimens qu'elle a fait naître.

Cette seconde entrevue acheva d'enflammer

mer Bazile ; il est plein de sa passion. Il n'appartient qu'aux âmes neuves & qui ne sont point corrompues , de se pénétrer de l'ivresse de l'amour. Tous ses feux consumaient le jeune homme. C'est alors que son maître croit être parvenu au moment de hasarder une explication. --- Eh bien , mon cher Bazile , vous voilà donc amoureux ! --- Moi , amoureux , monsieur ? ... Me conviendrait-il d'aimer ? ... J'ai bien éprouvé qu'il était cruel d'être né au village ! Oui , si j'étais du rang de mademoiselle d'Amerville , je ne vous cache pas , monsieur , que j'aurais osé avoir des sentimens... Ils feront le malheur de ma vie. Et aussitôt des larmes coulent en abondance des yeux de Bazile. --- Je ne me suis point trompé , mon ami : vous aimez éperdument ; mais ... il ne dépend que de vous d'être payé de retour. --- Vous dites , monsieur ? ... --- Je dis que vous êtes à même de concevoir un espoir flatteur... Que fait-on ? vous pourriez un jour devenir le mari ... --- J'épouserai cette demoiselle ! --- Écoutez-moi bien. Il est tems que vous envisagiez dans toute son étendue le bonheur auquel il vous est permis de prétendre. Vous vous rappelez ce que vous a dit madame de Meneval : elle saisira toutes les occasions de fixer mademoiselle d'Amerville dans sa société , de vous réunir ; je ne doute point que

vous ne plâisiez. . . --- Je parviendrais à être aimé, monsieur ! . . . Ah, si jamais ! . . . il n'est point de bonheur. . . --- Un moment. Vous vous attendez bien que ce n'est pas comme Bazile que vous intéresserez une fille de qualité : c'est en vous annonçant favorisé de la noblesse, de la fortune, à titre d'homme de condition, d'homme riche. . . J'ai prévenu tout cela : vous étiez à la noce le marquis de Menneval : Bazile, il faut l'être toujours, & vous en êtes le maître. Redoublez votre attention. Madame la marquise, la première fois qu'elle vous vit, fut frappée d'une ressemblance prodigieuse que le hasard avait mise entre son fils unique & vous. Ce jeune homme, à peu près de votre âge, a été enlevé au monde par une maladie mortelle ; confiné depuis son enfance dans une terre extrêmement éloignée de la capitale, il n'était point connu de sa famille : il est donc très-aisé de vous faire remplir sa place. Par-là vous acquérez un rang, des richesses ; vous obtenez ce que vous aimez, mademoiselle d'Amerville. . . Vous ne devez point craindre que le secret de votre naissance soit divulgué : j'ai pris des précautions : on se taira. --- Mais, monsieur, ne saurai-je pas moi, que je me rends coupable d'un mensonge insigne ? La probité. . . --- Mon ami, rap- portez-vous en à mes lumières : il est des

circonstances où l'on doit sacrifier un peu à la nécessité . . . une probité si stricte . . . Il y a des exceptions , mon cher Bazile ; votre fortune . . . votre amour dépend de cette supposition . . . qui , dans le fond , n'est qu'une action très-simple. Vous ne faites tort , & encore le tort est-il des plus légers , qu'à des parens de M. de Menneval , qui sont à un degré si éloigné , si éloigné ! Ils nagent dans l'abondance ; & vous , Bazile , vous n'avez rien , n'est-il pas vrai ? Or la prudence veut que notre intérêt passe avant celui d'autrui. Saisissez l'occasion , elle est aussi rare que précieuse ; songez à votre bien-être. Quoique vous n'avez que de faibles notions , je vous parle là une langue qui n'est étrangère pour aucun homme. En un mot , je vous le redirai toujours , mademoiselle d'Amerville . . . --- Mademoiselle d'Amerville . . . --- Ce n'est qu'à ce prix que vous la verrez , que vous lui plairez , que vous l'épouserez. --- Je l'épouserais ! est-il possible ? . . . Mais il faudra donc me résoudre à mentir , à me donner pour ce que je ne suis pas , à recueillir un bien qui ne m'appartient nullement ! --- On exige encore une condition . . . Oh ! celle-là est très-peu de chose : c'est de regarder votre bienfaitrice comme une mère. --- Assurément , monsieur . . . --- Comme votre mère propre , de lui en donner le nom , de

paraître oublier votre mere de village. --- Monsieur. . . --- Est-ce que Nicole ne vous fait pas rougir ? --- Renoncer à celle dont j'ai reçu la vie , qui m'a élevé , qui me chérit tant ! en rougir ! Ah , monsieur vous me déchirez le cœur ! Eh ! . . . pourrais-je faire ce que vous exigez , quand je le voudrais ? . . . La nature , monsieur. . . --- C'est bien penser & s'exprimer en *homme du peuple* ! Mon ami , la nature . . . la nature est de se procurer un état , des plaisirs , de la considération , une existence ; & vous autres , est-ce que vous exiltez ? . . . Vous pleurez ! vous n'aimez pas. . . --- J'aime éperdument mademoiselle d'Amerville ; je sens que tout mon bonheur est attaché au plaisir de la voir , qu'un seul de ses regards me transporterait , que l'idée de la posséder . . . ce ferait tout pour moi ! Mais , monsieur , que ma mere , cette mere si tendre , si bienfaisante . . . ne soit plus ma mere. . . --- Imbecille ! que fait un mot ? car dans tout ceci ce n'est que d'un mot qu'il s'agit , du nom de fils. On ne vous empêchera point d'assurer un fort à la pauvre Nicole. --- Eh ! monsieur , quel bien la dédommagerait du nom qu'on lui ôterait ? Je la connais : elle embrasserait la misere la plus affreuse. Il me semble la voir , l'entendre me dire : Bazile , est-ce que tu n'es point mon enfant ? N'est-ce pas mon sein qui t'a

nourri? ... Monsieur, je ne tiens point à cette image ! Non, mon cœur... --- Autre extravagance ! une nature ! un cœur ! Ce que c'est que d'avoir si peu d'esprit, d'avoir reçu une si mauvaise éducation ! --- Eh ! monsieur Remi, y aurait-il une éducation qui défendit d'aimer celle à qui nous devons la naissance, tant de bienfaits ? Oh ! je ne veux point de cette éducation là, je n'en veux point. Gardez votre esprit, & laissez-moi le plaisir d'aimer la personne qui a mérité le plus ma tendresse ... il n'y a que mademoiselle d'Amerville au monde qui puisse la balancer dans mon cœur. --- Vous ne ferez donc pas... --- Jamais, monsieur, je ne me résoudrai à ce que vous me proposez. --- Eh bien ! on va vous renvoyer auprès de votre Nicole, & mademoiselle. . . --- O Dieu, monsieur, que ne m'arrachez-vous la vie ! Ah ! pourquoi m'avez-vous tité de mon malheureux hameau ? J'y vivais content, tranquille ... j'ignorais ... je n'aimais que ma mère ... lorsque madame la marquise ... ses bontés font cruelles ... je me jette à vos pieds, monsieur ... qu'on ne me force point à un sacrifice ... qui n'est pas en mon pouvoir.

Le jeune homme était dans les sanglots aux genoux de Remi, qu'il tenait embrassés. --- Remettez-vous, mon cher Bazile...

on peut employer des tempéramens. . . Vous m'êtes cher : vous n'en doutez point ; c'est moi qui ai engagé , qui ai pressé madame de Menneval de vous enlever à votre obscurité, & de vous placer dans un rang dont vous connaîtrez bientôt tous les avantages. Consentez seulement à porter durant quelques mois le nom du marquis de Menneval, & à donner celui de votre mere à madame la marquise . . . Je vous demande très-peu de tems ; dans la suite nous nous occuperons d'autres moyens d'établir votre fortune. A l'aide de cette petite supercherie, vous avez votre entrée dans la maison de madame, dans celles de toutes ses sociétés ; vous jouissez du plaisir de voir mademoiselle d'Amerville tous les jours chez madame de Menneval. Nous saisirons les occasions de former une liaison . . . encore une fois , nous parviendrons à vous la faire épouser. Je me flatte que , graces à mes leçons , & en acquérant des connaissances , vous vous déferez de cette sensibilité naïve qui ne convient qu'au village. Songez que vous n'êtes plus un être obscur , un de ces vils payfans qui ne different guere de leurs animanx. Vous êtes monsieur le marquis de Menneval , & l'amant de mademoiselle d'Amerville. Adieu , je viens vous prendre dans le moment , & vous conduire chez madame la marquise ,

où doit se trouver un cercle brillant, pour vous recevoir. Remplissez-vous du personnage élevé que vous avez à représenter.

Bazile était accablé ; il va s'asseoir, & reste enseveli dans une rêverie profonde. Mille sentimens opposés bouleversaient son ame. Il n'avait pas besoin de s'interroger pour être convaincu qu'il allait commettre une action criminelle. Son cœur, que l'intendant n'avait pu vaincre, se soulevait, s'irritait, condamnait l'imposture grossière dont il était prêt à se souiller, lui reprochait qu'il mentait à la nature, qu'il l'outrageait, quand il ne se chargerait que pour un seul jour d'un rôle si odieux. Il voyait Nicole, lorsqu'il appellerait la marquise sa mere, lui montrer son sein inondé de larmes. Il l'entendait s'écrier : ah ! malheureux, peux-tu nier que tu ne sois mon fils ? A ces images déchirantes, succédaient un tableau enchanteur, les traits de mademoiselle d'Amerville dans tout leur éclat, & il pouvait espérer qu'il la posséderait. Remi même lui avait donné sa parole : sa tromperie ne devait durer que peu d'instans. L'insensé jeune homme ne prévoyait pas que, ce rôle ainsi limité, sa criminelle complaisance lui devenait inutile ; que ce n'était qu'en se soumettant à garder le masque, qu'il parviendrait à jouir de la fortune & de la grandeur, à devenir

enfin l'époux de la femme qu'il adorait. Bazile aimait : c'était Remi dont la vue sure faussait ce qui devait arriver. Bazile, en voyant souvent l'objet dont il était épris, serait toujours plus amoureux ; & la passion montée au comble où l'intrigant l'attendait, il disposait à son gré du villageois, l'animait de toutes les impressions qu'il lui plairait d'exciter, en faisait, en un mot, un instrument docile dont il se servirait à son gré. L'existence de Remi était, en quelque sorte, établie sur le mariage de Bazile.

L'auteur du complot paraît : — Allons, monsieur le marquis, suivez-moi, ou plutôt c'est à moi de vous suivre ; oublions le fils de Nicole : vous voilà monsieur de Menneval ; rendons-nous chez madame votre mere. Mademoiselle d'Amerville doit y venir. (Bazile était tremblant, agité, pâle, succombant de faiblesse.) Fort bien ! ce désordre convient à merveille à quelqu'un qui sort de maladie ; songez que votre sort dépend de cette première entrevue. Tous les regards vous attendent, & s'attacheront sur vous ; le cercle est nombreux. N'oubliez pas que vous avez été long-tems privé du plaisir de voir madame votre mere ; prenez sur-tout un ton assuré ; & quand la hardiesse vous manquera, regardez-moi bien, je viendrai à votre secours.

Bazile est arrivé ; la marquise le présente

à la société qui ne cesse de le combler d'éloges, de se récrier sur ses agrémens. --- Il ne reste à monsieur nul vestige de la petite vérole : selon les apparences, elle n'a fait que l'embellir. C'est un des cavaliers les plus aimables qu'on ait encore vus. Bon Dieu, madame, qu'on est heureuse, lorsqu'on a le bonheur d'avoir un fils semblable ! Que de graces, de perfections ! Monsieur le marquis, vous êtes un enchanteur bien dangereux ! (Il lui échappait quelques mots.) Que d'esprit, madame ! voilà de quoi adoucir la perte cruelle de M. de Menneval. M. le marquis peut sans crainte aller à la cour. Ne rougissez point, monsieur, ne rougissez point, on ne saurait trop féliciter madame. . . Il ressemble prodigieusement à monsieur le marquis son pere ! Il est bien singulier ! (observe un sot flatteur) convenons qu'il n'y a que les gens de cour pour avoir cet air de noblesse, ces graces qui captivent au premier coup-d'œil. Que messieurs les philosophes viennent encore nous dire avec arrogance, que la nature ne connaît point les distinctions. Serait-ce un bourgeois, un homme de campagne, qui aurait cette physionomie, ces alentours qui décelent l'homme de qualité ? Je ne voudrais, pour combattre tous ces pitoyables feseurs d'esprit, que leur présenter monsieur le marquis. Ce que c'est que la naissance !

On annonce mademoiselle d'Amerville ; c'est alors que Bazile se trouble , & son embarras le rend encore plus aimable. On se met au jeu. Les deux jeunes amans conversent ensemble ; tous deux éprouvent cette agitation délicieuse qui s'éleve dans les premiers momens d'une véritable passion. Mademoiselle d'Amerville se sent animée d'un intérêt touchant en faveur de Bazile , & Bazile à son tour est rempli de toute l'ivresse que l'enchantement de l'amour produit ; les deux cœurs sont blessés profondément.

Bazile est donc reconnu dans le monde pour être le jeune marquis de Menneval. Il est venu occuper un appartement somptueux dans l'hôtel de la marquise ; des domestiques l'entourent ; des maîtres de toute espece lui insinuent leurs idées parasites ; des amusemens de tout genre semblent voler au-devant de ses goûts. Cependant au milieu de ce tumulte d'occupations & de plaisirs , malgré l'amour le plus violent & les espérances flatteuses dont cet amour l'éblouit , il éprouve un murmure secret , qui lui rappelle son village , la vérité , la nature , la vertu , sa mere. La pauvre Nicole lui envoie cette lettre écrite en son nom.

“ Mon cher enfant , je n'y saurais plus tenir. J'ai beau me dire qu'il faut que tu demeures à Paris pour faire ta fortune : je sens

que tout me manque : je ne te vois point ; je ne t'embrasse point. Je vais aux champs : je crois te voir travailler à nos vignes : je ne t'y trouve point ; je m'affieds aux pieds de cet ormeau qui te plaisait tant , & là , je me mets à pleurer , à pleurer , que j'en suis *quasi folle*. Suis - je de retour à la maison , j'imagine que je ne me coucherai point avant que tu sois revenu. Je me dis toujours : attendons Bazile ; & Bazile ne vient pas. Tiens, mon bon ami , je suis prête à te renvoyer tout l'argent que tu m'as donné ; je n'ai jamais été si malheureuse ! restons dans notre pauvreté , & que je revoie mon cher Bazile ! Monsieur le vicaire qui veut bien t'écrire pour moi cette lettre , ne cesse de me dire que je suis une imbécille , que c'est pour ton bien que nous sommes séparés Eh bien ! sois donc heureux , si tu peux l'être . . . tu ne me verras jamais , jamais : car je me sens périr de chagrin : cela est plus fort que moi ; ton pere t'avait tant recommandé de ne pas aller à ce Paris ! Demeures - y donc , mon ami , puisqu'il le faut pour ton bonheur ; moi , j'ai perdu le mien. Oui , ce sera la dernière lettre que tu recevras de ta pauvre mere ! C'est la pure vérité : ton absence me fait mourir. Adieu , conserve bien ta santé. Je prie Dieu tous les jours d'avoir

soin de mon cher enfant. Adieu encore , je t'embrasse de tout mon cœur.

Ta bonne mere NICOLE. »
(La suite au Journal prochain.)

III. *Lettre adressée aux auteurs par M. MALLET, P. H. de l'académie de Cassel.*

ME permettez-vous, messieurs, après la longue analyse de *Don Pedre*, encore quelques réflexions sur l'ouvrage & sur l'auteur. Qui arrête plus l'attention, qui imprime plus le respect, qu'une vieillesse vigoureuse opposant le génie à l'âge, & sublime encore à l'époque où la raison même avance vers son déclin ! Rameau disait sur la fin de sa vie : *J'ai plus de goût maintenant, & moins de génie.* C'est une consolation dans la décadence que de la sentir ; & ce sentiment même est l'effort d'une raison profonde. Tant d'auteurs n'ont dégradé leur vieillesse par des productions éuervées, qu'en se méprenant sur leur genre propre. Lorsque Crébillon fit *Catilina*, il se croyait l'ame qu'il eut en écrivant *Rhadamiste*. Corneille n'imagina jamais qu'il était moins Romain à soixante & dix ans, qu'à quarante. S'il eût alors abandonné son genre, qui exigeait l'enthousiasme de la jeunesse, & le talent mûri de l'âge viril, pour d'autres beautés qui, pour être moins fortes, n'en auraient pas moins été

des beautés, il eût doublé son génie & ses chefs-d'œuvres.

Si la nature accorda jamais le droit de déroger à cette regle de prudence, c'est, fans doute, à M. de Voltaire. Je le dis, fans craindre l'impudence satyrique des détracteurs de sa vieillesse : il n'y a rien eu de plus étonnant dans les forces du goût, de l'esprit, & même de l'imagination, que les *systèmes*, l'*épître à Horace*, dix scenes des *Scythes*, & autant des *loix de Minos*. Mais *D. Pedre* est encore au-dessus. Cette tragédie est au nombre des créations du Sophocle de Ferney. Suivez tous ses drames depuis *Oedipe*, vous y verrez trois époques, dont la dernière reculera, fans doute, les limites de l'art.

A la première appartiennent *Oedipe*, *Brutus*, *Zayre*, *Alzire*, *Méropé*, *Adélaïde*, *Tancrede*, l'*Orphelin de la Chine*, *Sémiramis*, *Oreste*. C'est la toile du chevalier de Racine, déployée & finie. L'art ne peut aller au-delà de ces savantes peintures du cœur humain. Les calculs, les combats, les périodes des plus puissantes passions, le langage des plus grands sentimens aussi intéressans que les passions; enfin, le talent de faire des caractères, de les situer, de les opposer, de les soutenir, a distingué trente ans les ouvrages dramatiques de la tête la plus féconde

du siècle. C'est là qu'il est vraiment tragique, & autant qu'il a voulu l'être; mais il avait en réserve, bien d'autres conceptions échappées à ses rivaux égalés.

Il vit qu'il devait plus aux hommes que de les attendrir, il voulut les instruire; & Mahomet, les Scythes, les Guebres, les loix de Minos, ont rempli ce but annoncé dans le sujet d'Alzire, & dans une foule de vers pleins de choses qui lui ont fait une manière propre. Seconde époque. Elle a laissé entre Voltaire & les tragiques précédens, un intervalle que l'envie lui a disputé, & que la postérité qui ne dispute pas contre ce qu'elle admire, étendra, ainsi que les Italiens, les Espagnols, les Allemands, les Russes, qui ont enrichi leur langue des tragédies de M. de Voltaire.

La simplicité de Mérope, de la Mort de César, d'Oreste, de Zayre même (car c'est être très-simple que de conduire trois actes avec un sentiment de jalousie), ramenait la tragédie à cette fécondité grecque, qui liait une grande intrigue à un sujet simple, & qui trouvait bien plus de génie & de naturel à l'étendre par son développement, qu'à le charger d'épisodes.

Ce goût qui n'exclut point la pompe théâtrale, mais qui apprend à la placer, & à la subordonner à un plan sage & à une diction

éloquente, a rapproché toujours plus M. de Voltaire de la tragédie grecque. Des scènes liées, un dialogue bien filé, une action intéressante, de grands mouvemens, un but moral pouvaient faire de beaux drames. Mais la tragédie attendait, pour devenir vraiment imposante, d'être le tableau de l'histoire des peuples, ou de celle de la nation. On convient de la supériorité de M. de Voltaire dans cette partie. Nul ne porta aussi loin l'entente du caractère local, & la peinture dramatique des mœurs. Il y a peu de tragédies où M. de Voltaire n'ait crayonné & contrasté des nations. Avant lui, on ne peignait guere que des hommes. Cette création devait le conduire à une seconde, à la tragédie historique, à *Don Pedre*.

Corneille avait essayé souvent sa verve refroidie, sur de pareils sujets. A force de vouloir toujours peindre des mœurs, des intérêts, & des événemens réels, il a cessé d'être tragique. Ses meilleures scènes sont des morceaux d'épopée; il est historien, grand politique, peu dramatisse. Celui qui a dégoûté les gens de goût de cet ordre de tragédie, c'est Corneille. C'est Corneille qui, en formant vingt plans aussi mauvais que ses sujets, en liant une intrigue commune à de grands événemens, en affaiblissant par des épisodes ridicules l'intérêt de la fable

historique dont il fesoit la base ; c'est Corneille qui a fait croire impraticable de réussir au théâtre avec un sujet sans merveilleux & sans incidens.

Il falloit qu'un homme de génie vînt nous apprendre que , pour tracer aux hommes les peintures dramatiques des principales époques de leur histoire & de leurs mœurs , il n'était pas essentiel de faire une gazette ; que la certitude historique ne défendoit pas le développement des caractères & des passions ; que tout événement avec ses circonstances est un vrai drame , & que les grands ressorts de la politique , de l'intrigue , des passions particulières , de l'intérêt du moment , en accordant le merveilleux & la vraisemblance , ouvraient de nouvelles créations à l'art dramatique épuisé.

Ces réflexions ont , sans doute , tourné le génie vers la tragédie nationale. Plusieurs essais ont paru heureux. On a applaudi à un grand nombre de beaux sentimens répandus dans le *siège de Calais* , dans *Gaston & Bayard* , dans *Adélaïde de Hongrie*. Le *connétable de Bourbon* , par M. de Guibert , seroit très-digne , au jugement de ceux qui ont lu cette pièce non imprimée , de servir de modèle dans ce genre que notre frivolité retrécira peut-être. On est déjà atteint de la manie de ne vouloir que des noms français

au

au théâtre. Le délire a été jusqu'à faire représenter une bataille d'Ivri à l'opera comique. On a fait de petites poétiques où l'on a dispensé de l'élégance du style, des regles, les auteurs qui voudront bien mettre le P. Daniel au théâtre; à-peu-près comme Mascarille *vent mettre toute l'histoire romaine en madrigaux.*

Lorsque le tems aura mis un terme à ces rêves abdéritains, quand la tragédie nationale cessera d'être une chronique en vers boursoufflés, & que le goût éclairera le patriotisme, on se souviendra que le genre exige fidélité & intérêt, & que tous les genres exigent l'élégance, l'harmonie & l'éloquence. On ne se bornera pas à des anecdotes françaises, quand les autres nations en offriront de plus instructives & de plus pathétiques. On imitera l'homme de génie qui a fait *Varvich*, on sera moins romanesque que les auteurs d'*Edouard III*, de *Guillaume Tell*, du premier *Pierre le cruel*; on lira *Don Pedre*, puis on le relira, puis l'on s'attachera à mettre la catastrophe aussi près du commencement de l'action; on observera la fidélité & la simplicité du sujet, l'originalité des caractères conservée, les divers mouvemens & les intérêts de l'événement développés, le costume national rendu, l'exactitude historique rétablie dans une piece très-intéressante par

le style & les situations ; enfin , l'on comparera cette esquisse aux fadeuses romanesques de nos modernes innovateurs amenant des coups de théâtre par des absurdités.

Je vois dans *D. Pedre* le vrai nœud de l'histoire & de la tragédie. Il n'y a d'inventé que le vraisemblable ; & ce vraisemblable puisé dans des situations réelles , éloigne également ce sujet de la fable & de la fécheresse. Inventer ainsi , c'est créer : c'est créer, bien mieux qu'en entassant des ressources tragiques écrites en apostrophes & en exclamations ; c'est intéresser par des faits réels , autrement que par des insipidités romanesques qui font pâlir aujourd'hui les amateurs au seul mot de *situation*.

N'espérons pas de perfectionner Racine & Voltaire. Ne déshonorons pas la tragédie pathétique , en mêlant indiscretement nos crayons aux leurs ; mais dessinons : d'après l'histoire ; renonçons à inventer après nos maîtres : & n'est-ce pas un prodigieux mérite que de mettre en scènes les Guesclins , les prince Noir , les Bayards , les Vendôme ; de leur conserver la physionomie de leur tems & des historiens , & d'embellir par l'éloquence des vers les situations héroïques de leur siècle ?

Le talent n'a pas assez senti ses forces : peut-être M. de Voltaire lui en indique-t-il

le secret dans *D. Pedre*. On ne peut se dissimuler que cette piece est un chapitre de l'essai sur l'histoire générale, mis en action : c'est que ces chapitres sont des tableaux ; le peintre les a fait mouvoir, il a renforcé les attitudes, & la tragédie est née.

Cet immortel écrivain a souvent dit & écrit que les chefs - d'œuvres de Racine étaient le désespoir & le *nec plus ultra* du génie. Il fallait toute la fécondité de son imagination, & sa supériorité dans l'art d'écrire, pour discerner ses ressources ; c'étaient celles de l'art, on ne les passera pas. J'offre cette idée à méditer à tous ceux qui savent par cœur *Andromaque*, *Phedre*, *Zayre*, *Adélaïde du Guesclin*, *Mahomet*, &c. Imaginent-ils qu'il y ait encore beaucoup à ajouter aux combats des passions, à l'intérêt des grandes affections de l'ame, à la pitié, & à la terreur même, malgré la vanterie sépulcrale de quelques noirs négromans tragiques ?

M. de Voltaire rend donc service aux gens de lettres, de proposer de nouveaux ressorts dans cet art de la tragédie, qui se dégrade de jour en jour. Cette révolution ferait un monument bien digne d'un homme qui n'est entouré que de monumens. *D. Pedre* le deviendra : il se trouvera un nombre de lecteurs éclairés qui perceront son but, qui conce-

vront le genre , qui diront : *Oui , il ne reste plus de passions à expliquer , il faut peindre des hommes réels , des caractères réels , fondés sur des événemens réels.* Un homme de génie prendra sa palette ; & enflammé de la lecture de l'histoire , il dévoilera des beautés neuves.

Ce n'est pas à moi , messieurs , à analyser celles de *D. Pedre*. Pour juger dans les beaux arts , il faut pouvoir dire avec le Corregge : *Ed'io anche son pittore.* Je me borne à souhaiter que les jeunes gens que nos dramaturges mélancoliques n'ont pas encore corrompus , admirent suffisamment la simplicité de l'intrigue marchant sans épisodes , la catastrophe prévue dès la première scène , ainsi que l'arrivée de Guesclin , qui ne peut être regardée comme un incident ; la facilité de la marche , l'entente des situations amenées sans effort & à si peu de frais , que les ignorans se diront à coup sûr , *rien n'était si facile* ; la noblesse touchante du caractère de Léonor , la fierté héroïque de *D. Pedre* , la réserve politique de Guesclin , l'inimitié dénaturée de Transamare pour son frère qui lui pardonne , le respect des convenances & la conservation du caractère dans la haine réciproque de ces deux ennemis ; la scène de Guesclin & de *D. Pedre* , qui renferme un des mouvemens les plus éloquens qu'il y ait au théâtre , & qui est cependant de

celle de Zopire & de Mahomet. Je souhaite qu'ils se pénètrent profondément de la sageffe éloquente du style dans nos tems de décadence, où l'on se croit fort quand on est roide. Qu'ils imaginent que nos atrocités bilieufes, & notre pathétique bourgeois, notre fafte de paroles, notre éloquence de commande, ne peuvent valoir des vers comme ceux-ci :

Je vous parlais , feigneur , de votre frere.
 Un roi qui fait le bien , ne fait que des ingrats.
 Je fuis roi , cher ami , mais je fuis chevalier.
 Va, ce n'est qu'aux combats qu'il eft beau de punir.

Qu'ils fe rappellent un peu plus fouvent le, *il devait me connaître*, de Tancrede ; le, *oui j'ai tué mon frere*, & *l'ai tué pour vous*, d'Adélaïde ; le, *ô nature ! ô mes fils ! ô mes dieux ! vous ne me trompiez pas en me parlant pour eux*, de Mahomet ; le, *je ne fuis point jaloux ; fi je l'étais jamais*, de Zayre, &c. &c. &c. Voilà la véritable énergie, & le style de la tragédie, fur-tout d'une tragédie comme *D. Pedre*, où plus les faits font grands, plus l'élocution doit être fimple.

J'observerai encore, meffieurs, que l'imagination du poëte philofophe a respecté la certitude historique, jufqu'à la défendre contre les lâches calomnies des accusateurs

d'un prince malheureux & excusable. C'est un médiocre avantage que celui d'un sujet vrai, quand il n'est que vrai; mais des détails imposans dans la tractation, mais l'art des caractères, la science locale & celle du cœur menent bien loin le génie, quelque route qu'il veuille parcourir. Plus son intrigue sera vraie, plus il sera lu & goûté. C'est un pas immense vers la perfection théâtrale, que de faciliter l'illusion. Des noms connus, un héroïsme qui touche à nos tems, des coutumes, des préjugés dont les vestiges nous restent, tout cela ébranle bien plus fortement l'ame, & attache plus puissamment l'attention, que des raretés dialoguées.

Un académicien qui a remporté des triomphes civiques & littéraires par l'enthousiasme de ses tragédies nationales, a trop usé peut-être du privilège de seindre. Les Anglais lui ont reproché avec raison la dureté superbe, la fureur orgueilleuse, l'ambition effrenée qu'il a imputées au vainqueur de Crecy. A force d'avilir Edouard, il a rendu Eustache gigantesque. Ce héros avertit trop qu'il est grand.

Les Italiens n'ont pu voir du même œil que lui la conjuration de Bresse, qui fait le sujet de Gaston & Bayard. Ils trouvent une déclamation & un emportement contre les conjurés, inexcusables dans un homme qui

fait l'histoire. Ils se plaignent de l'atrocité des détails dont il a chargé ce complot. Ils trouvent Nemours un barbare au-dessus d'Attila, d'envoyer au supplice Avogare & ses fils, nés Bressans, sujets de Venise, pour avoir voulu rendre leur patrie à son souverain légitime. M. D. B. a vainement tâché d'augmenter en note l'horreur de la conspiration. Il dit qu'Avogare était criminel de lèse-majesté, puisqu'il était Bressan, & que *Bresse avait toujours fait partie du Milanais.* Mais il est avéré que depuis plus d'un siècle Bresse appartenait aux Vénitiens par leur traité de 1428 avec Philippe Visconti. Voilà donc cinq actes destinés à célébrer des cruautés, & à noircir d'excellens citoyens, qui exposaient leur vie pour délivrer leur patrie, & venger leur souverain.

La même inexactitude déshonore le *Pierre le cruel*, que M. D. B. n'a fait que montrer au théâtre. Un monstre tel que Pierre dans cette tragédie, ne serait supportable sur aucun théâtre. Ses fureurs n'intéresseraient pas plus que son châtement. Un fourbe adulateur, un ingrat, un empoisonneur, un assassin, un traître abominable, révolte trop d'un bout de la pièce à l'autre, pour qu'on soutienne sa présence. Il y aurait eu plus d'esprit à le noircir moins.

Gardons-nous de faire d'une tragédie le

greffe criminel, où l'on enregistre les accusations vraies ou fausses, dont des écrivains gagés chargent leurs misérables gazettes appelées histoires. (*)

Je fais bien que beaucoup de gens, surtout de *gens du monde*, qui ont leur petite nomenclature de termes en fait de goût, qui savent tout, & qui n'ont rien appris, nomment ces abus du terrible, de l'énergique. Que de choses étrangères il y aurait à dire sur ces inepties ! Ce mot de *force* est un des cris de guerre d'une certaine littérature. Selon elle, M. de Voltaire n'est pas *fort*, c'est Corneille, c'est Crébillon. Cela rappelle le mot de Jodelet dans les *Précieuses* : *Les portraits sont difficiles, & demandent un esprit profond.*

Quant aux esprits qui veulent qu'un drame soit fait comme un ouvrage de mécanique, qui se croient éloquens quand ils sont toujours tendus, ils jeteront l'anathème sur *D. Pedre*. Vous entendrez dire infailliblement que M. de Voltaire n'a plus de talent, parce qu'il en a changé. Un certain parti, qui n'était qu'animé autrefois, mais qui devient furibond en devenant cala-

(*) Ces réflexions sont plus étendues dans un essai sur la tragédie nationale, que l'auteur de cette lettre doit publier.

miteux & ridicule, saisira ce nouveau moment de proclamer son défi à l'Europe contre la renommée du Nestor de la littérature.

Ce Nestor est à plaindre, sans doute, d'être l'objet de ces gentilleffes ; mais il a de quoi se consoler : car un folliculaire qui a presque autant de réputation que Ramponeau, a appris à l'Europe, que *cet homme avait d'ailleurs du talent.*

C'est une chose bien plaisante que cette foule de brochures de docteurs de collèges, qui viennent enseigner à M. de Voltaire ses propres leçons. Dans un calendrier de grossièretés alphabétiques, imprimé & oublié sous le nom des *Trois siècles*, on convient que M. de Voltaire peut l'emporter du côté de la *morale*, & d'un *certain ton d'humanité*. Nous ne savions pas que la morale, & encore moins les tons eussent des *côtés*. Mais l'auteur a fait bien d'autres découvertes. Il a trouvé que le philosophe qui a fait *D. Pedre* ne s'est procuré un *torrent d'approbation que par des tours d'adresse*. Ces tours d'adresse consistent à avoir travaillé vingt belles tragédies, la *Henriade*, l'essai sur l'histoire, le siècle de *LOUIS XIV*, & une douzaine de volumes des meilleurs morceaux de littérature & de philosophie. On ne reprochera jamais cette adresse là à M. S... b... r.

 IV. *Satyre sur le luxe ; par M. l'abbé DE*
 LILLE.

SORS de la tombe , fors , réveille-toi , Boileau !
 Rembrunis tes couleurs , raffermis ton pinceau ;
 Mais laisse en paix Cotin , misérable victime
 Immolée au bon goût , & fouvent à la rime.
 Près des mauvaises mœurs que font les mauvais
 vers ?

Laisse là nos écrits , & combats nos travers.
 Viens, je veux à tes traits les livrer tous ensemble:
 Le luxe , qui dans lui seul , ce monstre les ras-
 semble.

« Quoi ! sur nos mœurs encor des sermons impor-
 ,, tuns ?

„ Des déclamations , de tristes lieux communs ? „
 Des lieux communs ! Non , non. Si je difais : Do-
 rante

Fait briller à son doigt cinq ou six ans de rente ;
 Et commis échappé de l'ombre des bureaux ,
 Fait courir deux valets devant ses six chevaux ;
 De l'épais Dorilas que Paris vis si mince ,
 Le palais coûte autant que le palais d'un prince ;
 Ce traitant , dans un jour, consomme plus dix fois
 Qu'il ne faut pour nourrir son village six mois,

Voilà des lieux communs , trop communs , je
l'avoue.

Mais si je dis : cet homme attendu sur la roue ,
Par son faste orgueilleux , courbe tout devant lui ;
Ce qui perdit Séjan , l'absoudrait aujourd'hui.
Ce vieux prélat se plaint , dans l'orgueil qui
l'enivre ,
Qu'un million par an n'est pas trop pour bien
vivre.

Cette beauté vénale , émule de Deschamps ,
De débris de vingt ducs scandalise Longchamps.
De sa vile moitié ce trafiquant infame
Étale impudemment l'or qui paya sa flame.

Sont-ce des lieux communs que de pareils ta-
bleaux ?

Non, grâce à vos excès, mes vers seront nouveaux.
Mais n'outrons rien ; je hais ceux dont le zèle
extrême

Donne tort au bon droit , & rend faux le vrai
même.

Équitables censeurs , fuyons , dans nos écrits ,
Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
Sur un petit état , jugeant d'un grand royaume ,
Je ne viens point loger nos princes sous le chaume,
Ravaler nos Craffus aux Romains du vieux tems ,

Des pois des Curius régaler nos traitans ,
 A nos jeunes marquis si fiers de leur parure ,
 Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure ,
 A nos galans seigneurs citer le dur Caton.
 Non , je ferais gothique ; & le morne Baron ,
 Fier du superbe ennui qu'il prétend que j'admire ,
 A de pareils discours retrouverait le rire.

Il est un luxe utile & décent , j'en conviens ,
 Permis aux grands états , aux grands noms , aux
 grands biens ,

Qui jusqu'au dernier rang refoule la richesse ,
 Fait redescendre l'or qui remonté sans cesse.

Il est un autre luxe au vice consacré ,
 De l'active industrie enfant dénaturé ;
 Son simulacre est d'or , & ses pieds sont d'argile ;
 Un palais de crystal est son temple fragile.
 La vanité le fert ; l'orgueil à ses genoux ,
 Immole sans pitié , fils , femme , pere , époux.
 Squelette décharné , son étique figure
 Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure ;
 Sous la pompe brillante il cache des lambeaux ,
 Et son trônè s'élève au milieu des tombeaux.

Mais j'entends murmurer de graves politiques ,
 Gens d'état , financiers , auteurs économiques.
 De leurs discours subtils j'aime la profondeur ;

Mais enfin , avant tout , il s'agit du bonheur.
 Voyons ; d'un luxe adroit les savans artifices
 Ont de nos jours , dit-on , varié les délices.
 Malheureux qui se fie à ces prestiges vains !
 De nos biens , de nos maux les ressorts souverains
 Quels font-ils ? La nature & sur-tout l'habitude.
 En vain de ton bonheur tu te fais une étude.
 Sous l'humble toit du sage , heureux sans tant de
 soins ,
 Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.
 Dis - moi : quand l'air plus pur , quand la rose
 nouvelle
 Loin de nos murs fameux dans nos champs te
 rappelle ;
 Si d'un riche parterre orné de cent couleurs ,
 Mille vases brillans ne contiennent les fleurs ;
 Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages ;
 Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages :
 En retrouves-tu moins le murmure des eaux ,
 Le doux baume des fleurs , le doux chant des
 oiseaux ?
 L'art se tourmente en vain. La fraise que le verre ,
 Par de fausses chaleurs, couve au fond d'une serre,
 A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois vers
 Pour flatter ton palais , insultent aux hivers ?

Et le melon hâtif qu'enfante cette couche ,
 D'un jus plus favoureux parfume-t-il ta bouche ?
 Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
 D'altérer la nature & de gâter ses biens.
 L'art te donne , à grands frais , d'imparfaites pré-
 mices.

Des fruits dans leur saison je goûte les délices.
 Ces dons prématurés sont plus piquans pour toi ;
 J'aime ceux que l'attente assaisonne pour moi.
 Va , rassemble les fruits que chaque saison donne ,
 Joins l'hiver à l'été , le printems à l'automne ;
 Transporte , pour languir dans l'uniformité ,
 La cité dans les champs , les champs dans la cité ;
 Qu'enfin le jour en nuit , la nuit en jour se change.
 De tous ces attentats la nature se venge ,
 Et ne laisse , en fuyant , que des sens émouffés ,
 Un cerveau vaporeux , & des nerfs agacés.
 L'habitude , à son tour , détruit ton vain système :
 De l'ame & de nos sens cet arbitre suprême ,
 L'habitude peut tout , elle met au niveau
 Le Crésus de la ville & l'rus du hameau ;
 Égale sa chaumière à tes palais superbes ,
 Affadit tes ragoûts , assaisonne ses herbes ,
 Amollit son grabat , & sous ton corps gouteux ,
 Endurcit le duvet d'un lit voluptueux.

Puis vante-nous le luxe & ses recherches vaines!
 Stérile en vrais plaisirs , adoucit-il nos peines ?
 Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
 A-t-il du fier Chrifés chassé les maux secrets ?
 D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
 Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
 Demande au vieux Narcés si sa bague une fois
 Calma l'accès cruel qui vient tordre ses doigts ?
 Non , dans de vains dehors' le bonheur ne peut
 être ,

Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
 Et l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
 Prétend-il vivre ? Non , il ne veut qu'éblouir,
 Dans les discours publics il met ses jouissances.
 De l'éclat ruineux de ses folles dépenses
 Veut-on le corriger ? Le moyen n'est pas loin :
 Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin ;
 Faites qu'*incognito* sa maîtresse soit belle ,
 Et je veux dès demain le voir époux fidelle.
 Que pour son cuisinier il ne soit plus cité ,
 Et je me fais garant de sa frugalité.
 Le silence & l'oubli sont ses loix somptuaires :
 Architectes , doreurs , peintres & statuaires ,
 Accourez , hâtez-vous , Damon veut un palais.

Bronzes , marbres , tableaux rassemblés à grands
frais ,

L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable ,
A force d'être beau , cessant d'être habitable ,
On le montre , on le voit , mais on n'y loge pas ,
Et son maître discret s'exile au galetas.

• • • • •
Tout , l'air , la terre & l'eau , fournit à ses délices.

Est-ce un gala de nocce , un festin , un banquet ?

Non , c'est une hécatombe , & Damon vit de lait.

De sa bibliothèque admirez l'étendue :

Tous les livres qu'on fit , s'offrent à votre vue :

Les meilleurs Elzevirs imprimerent ceux-ci ,

Derome en maroquin couvrit ceux que voici ;

Ceux-là de Baskerville ont illustré la presse ;

D'autres qui trompent l'œil par une heureuse
adresse ,

Ne font que du bois peint , & lui servent autant ;

Tous sont à tranche d'or , tous d'un marbre écla-
tant.

Il les montre , il les cite , & chacun semble dire :
Le bel emploi d'argent , . . . si Damon savait lire !

Quoi ! déjà vous sortez ? Un moment , il faut voir
Ce temple fastueux qu'il nomme son boudoir.

Avancez : de Vénus voici le sanctuaire.



QUATRIEME, PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

Constantinople. Tous les avis que l'on reçoit de l'Archipel, annoncent de nouveaux brigandages & des cruautés inouïes que commettent les pirates dans ces parages. La Porte va envoyer quelques vaisseaux pour les exterminer. Les Russes arment de leur côté pour le même but, & quelques frégates Françaises, destinées à les poursuivre, ont traité avec une juste rigueur ceux qui sont tombés entre leurs mains. Ils pillent indistinctement les bâtimens de toutes les nations.

Le colonel Péterfon continue à faire les recherches les plus exactes pour recouvrer tous les Russes faits esclaves pendant la dernière guerre. Il a même envoyé des commissaires dans quelques villes de l'Asie, avec ordre d'en ramener ceux qui pourraient y avoir été conduits.

On prépare dans cette capitale le palais de Danemark, pour recevoir l'ambassadeur

H

de Russie, quoiqu'on ne regarde pas son arrivée comme prochaine. Le tems auquel partira celui de la Porte, n'est pas encore fixé.

Un pacha a été envoyé dans la Natolie à la tête de dix mille hommes, pour saisir & punir plusieurs agas de cette province, qui s'étaient rendus indépendans durant la guerre. Il leve en même tems de fortes contributions, & ses troupes observent la plus exacte discipline.

Il regne, à ce qu'on prétend, beaucoup de divisions parmi les Tartares de la Crimée, dont les uns sont du parti des Russes, & les autres de celui du kan, nommé par le grand-seigneur. Comme la forteresse de Kilburn n'a pas encore été remise aux premiers, ils occuperont jusqu'à cette époque les villes de Choczim & de Bender, conformément au traité de paix. Leurs troupes, au nombre d'environ 5000, sont réparties à Kertsch & à Jenicalé, dans le dessein de mettre le plat pays à l'abri des incursions, & de profiter d'un emplacement qui se trouve entre ces deux ports, pour y bâtir une ville qui deviendra une forteresse & une ville commerçante. Le général Romanzow prend des mesures pour y rassembler des négocians.

Un officier au service de l'impératrice de Russie, est arrivé en cette capitale avec la

ratification du traité de paix, faite par S. M. I. L'ayant remise au colonel Péterfon, celui-ci eut une audience du grand-vizir, dans laquelle il échangea cette ratification avec celle de S. H., & fut reçu avec la plus grande distinction. Une frégate Russe, qui se trouvait dans le port, mit à la voile pour en informer le commandant de l'escadre de sa nation qui croise encore dans l'Archipel.

R U S S I E.

Pétersbourg. L'impératrice partit le 27 janvier de Czarko-Zelo, & se rendit en deux jours à Novogorod, d'où elle a ensuite continué son voyage, est arrivée le 5 février à Moscou, de même que L. E. A. A. I. I. & y a fait son entrée avec la plus grande pompe. L'on assure que sur les invitations de l'impératrice, le général Romanzow est parti de Mokilow, pour se rendre aussi dans cette capitale. Cette illustre souveraine s'est signalée dans cette occasion par des bienfaits multipliés, en cédant plusieurs terres qui appartenaient à la couronne, & faisant acquitter les dettes d'un grand nombre de personnes prisonnières pour ce sujet. Elle n'a pas donné de moindres preuves de cette affabilité qui lui assure tous les cœurs, & du zèle dont elle est animée, pour les progrès des sciences & des arts dans ses états.

Le fameux rebelle Pugatſchew , & plus de 40 de ſes complices , ont enſin ſubi les ſentences prononcées contr'eux à Moſcou , & que tant de crimes n'avaient que trop méritées. Mais ce chef n'a point été tenaillé & écartelé , comme les premiers avis l'annonçaient. Condamné à avoir les mains & les pieds coupés & enſuite la tête tranchée , le bourreau , par une mépriſe impardonnable ſi elle fut volontaire , mais qu'on ne dit point qui ait été punie , commença ces trois opérations par la dernière , & la tête a été miſe enſuite au haut d'un mâc dreſſé dans la place de l'exécution. Quelques-uns de ces malſaiteurs ont été punis de mort , & d'autres n'ont été condamnés qu'à des peines plus légères. Il paraît que la rebellion ne ſe trouve pas entièrement étouffée par la priſe de ſes principaux auteurs , & que les reſtes rafſemblés de la troupe de Pugatſchew , commettent encore dans les environs de Caſan , des défordres qui exigent de nouvelles meſures de la part du gouvernement.

S. M. I. a nommé le feld-maréchal prince Gallitzin pour gouverneur général de Pétersbourg , pendant ſon abſence. Il occupera un appartement dans le palais impérial , & aura un détachement des gardes à ſes ordres. Le comte Golowkin , rappellé de Dantzic , a été remplacé par le ſieur Reh binder , qui y exerçait auparavant l'emploi de réſident.

Le prince de Lobkowitz, ambassadeur de la cour de Vienne auprès de celle de Russie, ayant été rappelé, a pris congé de l'impératrice, & est parti pour retourner à Vienne, prenant sa route par Berlin.

On a mis, & avec raison, au rang des plus grandes horreurs commises par Pugatschew, celle d'avoir fait pendre le professeur Lowitz. On n'apprendra pas sans intérêt que le fils de ce savant infortuné & un secrétaire qui l'accompagnaient, ont eu le bonheur de sauver non-seulement leur vie, mais de plus les écrits & les instrumens du professeur, & qu'ils sont actuellement de retour en Russie.

S U E D E.

Stockholm. On prétend que le duc d'Os- trogothie doit passer pour quelque tems au service de France, où il aura le rang de lieutenant-général. Le comte d'Usson, ambassadeur de cette cour, a depuis son arrivée de fréquentes conférences avec les ministres de S. M. L'augmentation considérable dans le nombre des vaisseaux que le port de Gottembourg a reçus & qui en sont sortis l'année dernière, annonce les bons effets de la forme actuelle du gouvernement, & des soins du roi pour faire fleurir le commerce. Il s'est formé sous les auspices de S. M. une compagnie pour l'exploitation des mines d'argent & de cuivre dans la Dalelie.

P O L O G N ` E.

Varsovie. Il est question de reprendre l'affaire de la démarcation des limites avec les trois puissances alliées. On a lieu de croire que ce travail ne souffrira aucune difficulté par rapport aux provinces cédées à la Russie, d'autant plus que le secrétaire de légation dépêché par le baron de Stakelberg à Pétersbourg, en est revenu avec des ordres précis de terminer le plus tôt possible les affaires de la Pologne. La commission pour les frontières Autrichiennes a repris son activité, & les commissaires respectifs se sont rendus à Cracovie dès le commencement de février. Ceux de S. M. le roi de Prusse doivent avoir proposé de renvoyer pour un certain tems l'opération de même nature qui les concerne; on ignore ce qui leur a été répondu de la part de la république. Les ministres des trois cours pressent assiduellement le travail de la délégation, exigeant que toutes les affaires soient terminées avant la rentrée de la diète, laquelle doit avoir lieu au premier de mars: faute de quoi leurs troupes rentreroient dans le royaume. On parle de plusieurs réglemens dont l'exécution ne pourrait être que très-avantageuse, tels que ceux qui auraient pour objet de donner désormais les starosties à bail emphithéotique pour 40 ans, d'ôter aux starostes & aux

gentilshommes le droit de vie & de mort sur leurs vassaux, & dont ils abusent souvent, en statuant que l'exercice en serait réservé au roi seul; d'ennoblir la profession de marchands en gros, & d'abolir les maîtrises dans les corps de métiers, pour exciter l'industrie, &c. Quant aux finances, on compte qu'en augmentant la capitation sur les juifs, de même que l'impôt sur chaque feu, & sur la bière, les sommes qu'on en tirera, jointes au produit des douanes, suffiront pour les besoins de la république.

Les écoles publiques continuent d'être dans l'état le plus déplorable, faute d'instituteurs & de fonds pour les entretenir. Deux seuls seigneurs Polonais, l'évêque de Plocko, frere de S. M., & le prince Adam Czato-rinzki, s'occupent de cette affaire essentielle dans quelques provinces, & y emploient une partie de leurs revenus.

Les Russes continuent à exiger des livraisons, & à former des magasins dans la Volhynie & la Podolie; & le quartier général est actuellement à Mohilow.

Le magistrat de Dantzic prend toutes les précautions que sa position critique paraît exiger. Il a fait sortir de cette ville tous les étrangers, & ceux des ouvriers dont on pourrait se passer.

Au milieu des désastres qui accablent ce

royaume, le comte Brzostowski, grand référendaire de Lithuanie, a donné un exemple d'humanité bien digne d'avoir des imitateurs. Ce seigneur avait généreusement affranchi ses vassaux. Depuis cette époque ils prospèrent & offrent un air d'aisance qui fait l'éloge de leur maître. Aussi ont-ils résolu de lui ériger un monument de la reconnaissance que mérite un tel bienfait. C'est une table de marbre, avec l'inscription relative à son objet, laquelle sera placée dans la chapelle du château qu'il habite.

A L L E , M A G N E .

Vienne. La cour ayant des indices que les jésuites ont placé dans les pays étrangers & sous des noms empruntés, des capitaux portant intérêt, vient de publier une ordonnance en forme de supplément à la précédente rendue sur le même sujet, pour enjoindre à tous les prête-noms de faire leur déclaration dans quatorze jours, sous peine d'en répondre personnellement.

Le gouvernement de Trieste a reçu ordre de faire des approvisionnemens sur toute la côte Autrichienne, que l'empereur a dessein de visiter au mois de mai prochain.

Un courrier, dépêché par le prince Corsini, ambassadeur de L. M. I. à Rome, est arrivé ici avec l'agréable nouvelle que le cardinal Migazzi, chargé par L. M. du secret

de la cour , avait , comme premier des cardinaux à la nomination des couronnes , & comme médiateur choisi par ceux-ci , proposé , après en avoir conféré avec eux , le cardinal Braschi au sacré college , pour remplir la chaire de Saint-Pierre , & que le même jour ce cardinal avait été élu unanimement.

Berlin. Le marquis de Grifella de Rosignan , nouvel envoyé extraordinaire du roi de Sardaigne , a été admis à l'audience de S. M. On parle de la réunion des troupes Prussiennes au printems prochain , & l'on dit qu'elles formeront trois camps, dont l'un sera établi en Silésie , & un autre sur les frontières de la Pologne.

Hanovre. Les payfans de cet électorat aspiraient depuis quelque tems à l'avantage inestimable d'être délivrés de leur servitude. Ils viennent enfin de l'obtenir de la chambre des domaines. Au moyen d'un droit modique , ils seront libres de disposer de leur tems , de leurs domestiques , de leurs chevaux , de leurs voitures , de leur personne enfin , sans pouvoir être assujettis aux caprices des seigneurs. Ce bel ouvrage a été commencé dans le duché de Calenberg.

On a établi en plusieurs districts de l'Allemagne , & particulièrement à Zell , des secours pour réparer les dommages que causent les incendies , & l'on en a formé des

caisses pour le besoin. Toute une contrée s'associe dans cet objet. Chaque propriétaire met un prix à sa maison, & en fait sa déclaration; si elle vient à se brûler, on lui en rebâtit une autre de la même valeur. Tous les associés y contribuent; & comme le nombre en est considérable, personne ne s'en trouve incommodé; chacun paie volontiers pour autrui, certain que si pareil malheur lui arrive, on en usera de même à son égard. Un tel établissement ne peut d'ailleurs que rendre les secours plus prompts & plus efficaces dans les cas d'incendies, l'intérêt devenant plus direct & plus général.

Dreden. La cour a pris des arrangemens pour acquitter tous les arrérages dus, & travaille de même à rétablir le militaire, en faisant une promotion d'officiers généraux, & en ordonnant des recrues pour compléter les régimens.

Hambourg. Le ministre d'Angleterre qui réside dans cette ville, a notifié de la part de sa cour au magistrat, d'avertir tous les négocians de n'envoyer désormais aucun secours de quelque nature qu'il soit, directement ou indirectement, aux colonies Anglaises de l'Amérique: sans quoi ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes des malheurs qu'ils pourront s'attirer, en ne se conformant pas à cet avertissement.

I T A L I E.

Rome. Le choix que le sacré college vient de faire en quelque sorte à l'improviste, a été universellement applaudi. Il est cependant sans exemple qu'un cardinal proposé une fois sérieusement, & rejeté par le parti contraire, ait jamais réussi une seconde fois. On regarde cet événement comme le triomphe du parti des zélés sur celui des cours, & l'on en fait honneur aux deux cardinaux Rezzonico. Il est aisé dès là de conjecturer que les principes du nouveau pontife diffèrent de ceux de son prédécesseur. Le nom qu'il a pris est fondé sur sa dévotion, pour le pape Pie V, & les alliances de sa famille avec l'illustre maison Ghislieri de Bologne. Sa sainteté a confirmé dans leurs emplois les cardinaux Pallavicini, secrétaire d'état, Negroni, secrétaire des brefs, & Malvezzi, dataire apostolique. Les cérémonies du sacre & du couronnement se sont faites en la manière ordinaire.

Livourne. Les vaisseaux de guerre Russes, rassemblés dans ce port au nombre de dix-sept, ont reçu ordre de retourner dans la Baltique, & on embarque sur des bâtimens de transport une grande quantité d'artillerie & de munitions de guerre déposées ici.

Turin. Suivant des lettres de Milan, le gouvernement fait lever par ordre de la cour de Vienne, des cartes sur lesquelles on trace

les anciennes frontieres de ce duché & de celui de Mantoue.

Le prince Eugene de Carignan va passer au service de France, en qualité de colonel d'un régiment qui portera le titre de *Savoie-Carignan*.

Le roi a déclaré à sa cour & aux ministres étrangers, le mariage arrêté entre S. A. R. le prince de Piémont son fils, & madame Clotilde de France.

E S P A G N E.

Madrid. Le commandant de Mellile a informé la cour, que les Maures continuent leur bombardement, qui a renversé presque toutes les maisons, sans cependant endommager les murailles, ni incommoder la garnison. Ils s'efforcent en même tems de pousser leurs mines, que les assiégés rendent inutiles à mesure qu'ils réussissent à faire jouer les leurs avec succès. L'officier qui commande l'escadre, ayant introduit dans la place tous les secours qui lui étaient destinés, elle se trouve actuellement pourvue de tout ce qui est nécessaire pour une bonne défense. Cependant le roi de Maroc, malgré les pertes continuelles qu'il essuie, persiste dans la résolution qu'il a formée d'emporter Mellile à tout prix.

F R A N C E.

Paris. L'archiduc Maximilien a quitté la cour le troisieme de ce mois, & est parti pour

retourner en Allemagne, prenant sa route par la Lorraine & l'Alsace.

Le roi a déclaré le mariage de madame Marie-Adélaïde-Clotilde-Xaviere de France, avec Charles-Emmanuel, prince de Piémont.

Le parlement de Bordeaux a été rétabli par les soins du comte de Noailles, que S. M. avait nommé pour cela ; & cette opération n'a pas causé moins de joie dans cette ville que chez les habitans de celles qui ont déjà éprouvé le même avantage.

A N G L E T E R R E.

Londres. Les communes, sur la proposition du lord North, ont accordé une augmentation de 2000 matelots, & les troupes seront portées à 21930 hommes. Cependant ce ministre, après avoir obtenu du parlement tout ce qu'il pouvait desirer relativement aux vues de la cour, s'étant rendu le 21 février dans la chambre des communes, y proposa de prendre des mesures de conciliation avec les colonies, de suspendre dès à présent l'exécution des actes dont elles se plaignent, & de n'y lever ni taxe ni droits, excepté ceux qui intéressent le commerce ; mais à condition que le grand-conseil de chaque province contribue au prorata à la défense commune, de même qu'au maintien de l'administration publique, & que cette contribution serait appliquée suivant les dispositions qu'en ferait le parlement. Cette proposition, après avoir

comme à l'ordinaire excité de vifs débats, fut approuvée par une grande pluralité de suffrages. Ce moyen pourra servir à prévenir les suites d'une fermentation dangereuse parmi le peuple, qui craint de voir dans les troubles de l'Amérique la ruine de commerce & des manufactures. Cette fermentation s'est manifestée avec violence à l'occasion d'un libelle publié sous le titre *de la Crise*, & que le parlement avait condamné à être brûlé par la main du bourreau. Cette exécution n'a pu se faire qu'avec peine, & la populace s'est ensuite emparée du bûcher, dans lequel elle a jeté les dernières adresses du parlement & du clergé.

La cour des aldermans & le commun conseil de cette capitale, ont aussi protesté contre tous les actes du précédent parlement relatifs aux colonies. Il s'est tenu une assemblée des principaux négocians qui commercent avec elles. Ils ont résolu de lever en faveur des habitans de Boston, une souscription volontaire, laquelle a déjà produit la somme de 15000 livres sterling.

Manheim. Le 17^{ie} tirage de la loterie électorale Palatine s'est fait le 2 mars 1775, en la manière accoutumée. Les numeros qui ont été extraits de la roue de fortune, sont :

17. 4. 38. 72. 11.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

- I. *Institutions de philosophie morale, traduites de l'anglais de M. FERGUSSON. Second extrait.* page 3
- II. *Mémoires & observations recueillies par la société économique de Berne, année 1772. Seconde partie.* 10
- III. *L'art d'observer, par M. J. SENEBIER, bibliothécaire de la république de Geneve.* 21

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *Collection des papiers, mémoires & lettres adressées à Guillaume Carstares, &c.* 29
- II. *Sermons de maître Sébaltus NOTHANKER.* 35
- III. *Recueils philosophiques & littéraires de la société typographique de Bouillon.* 39
- IV. *Voyage aux isles occidentales de l'Ecosse.* 44
- V. *Almanach d'agriculture, nécessaire à tout laboureur, fermier, cultivateur, &c.* 48

III. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Idées sur la fécondation des plantes; par M. BONNET, de diverses académies. Suite.* 49

II. <i>Bazile. Anecdote française. Par M. D'ARNAUD. Suite.</i>	60
III. <i>Lettre adressée aux éditeurs par M. MALLET, P. H. de l'academie de Cassel.</i>	76
IV. <i>Satyre, sur le luxe ; par M. l'abbé DE LILLE.</i>	90
V. <i>Observations sur les asphixies ; ou morts apparentes & subites.</i>	102
IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.	
<i>Turquie.</i>	113
<i>Russie.</i>	115
<i>Suede.</i>	117
<i>Pologne.</i>	118
<i>Allemagne.</i>	120
<i>Italie.</i>	123
<i>Espagne.</i>	124
<i>France.</i>	ibid.
<i>Angleterre.</i>	125



Un Amour , à la porte aposté par sa mere ,
 En portant à sa levre un doigt mystérieux ,
 Défend aux indiscrets d'approcher de ces lieux.
 Au-dedans on respire une riche mollesse ;
 Glaces , tableaux , sofa , tout parle de tendresse,
 Tout peint la volupté , tout invite aux plaisirs ;
 Quel malheur qu'on ne puisse acheter des desirs !
 L'or , pauvre genre humain , nous fut donné , je
 pense ,

Pour être le hochet de notre vieille enfance.
 L'un n'osant y toucher , l'enterre tristement ;
 L'autre , au lieu d'en user , le jette follement.
 Dis-moi , de ces deux fous lequel l'est davantage ,
 Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage ,
 Ou le sot fastueux qui , fier d'un vain fracas ,
 Le dépense en objets dont il ne juge pas ?
 Le chef de ses concerts lui choisit sa musique ;
 Des peintres ses tableaux , des auteurs sa critique ;
 Un cuisinier ses mets : jouissant par autrui ,
 Il ne voit , ni n'entend , ni ne mange pour lui.
 Heureux encor , heureux , si les airs qu'il se donne,
 Font vivre à ses dépens , sans ruiner personne !
 Car nous sommes bien loin de ce siècle grossier ,
 Où l'on croyait encor qu'acheter c'est payer.

Que de pleurs verserait un nouvel Héraclite ,

Que de bon cœur rirait un nouveau Démocrite ,
 S'il voyait chaque état d'un vain faste s'enfler ,
 Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler ,
 Le seigneur au commis disputer l'élégance ,
 Et le duc des traitans affecter la dépense ,
 Et ceux-ci dans un whist hasarder sans effroi
 Plus ... qu'en six mois entiers ils ne volent au roi !

Toutefois dans le luxe il est un trait que j'aime :
 C'est qu'au moins il nous venge & se détruit lui-même ;

Et toujours son désastre est près de ses succès ;
 Car dans un tems fécond en monstrueux excès ,
 En vain vous m'étalez des sottises vulgaires.
 Vite, engloutissez-moi tout le bien de vos peres ,
 Ou dans votre quartier obscurément fameux ,
 Dans un faste bourgeois végétez donc comme eux.

Mondor de cet avis sentit bien l'importance ;
 Déployant dans son faste une noble insolence ,
 Mondor se ruinait avec un goût exquis ;
 Boucher lui vendait cher ses élégans croquis ;
 Geliote chantait dans ses fêtes superbes ;
 Préville avec Tousei lui jouaient des proverbes ;
 Et Laïs à prix d'or lui vendant son amour ,
 Traitait , aux frais d'un sot , & la ville & la cour.
 Enfin son bilan vient : plus d'amis ; sa maîtresse

D'avance avait ailleurs su placer sa tendresse.
 Lui, sans pain, sans asyle, & d'un fatal orgueil,
 En habit jadis noir portant le triste deuil,
 Dans quelque vieux grenier va cacher sa misère,
 Et pour comble de maux... il est époux & pere.

Damis vous soutiendra (qui l'eût pu soupçonner ?)

Que, pour faire fortune, il faut se ruiner.

Je le veux; toutefois, peut-être est-il peu sage
 De risquer ce qu'on a pour avoir davantage.

Il a beau répéter, prodigue intéressé :

« Le roi fait qu'aux états j'ai seul tout éclipsé ;

„ Dernièrement (la cour doit en être informée)

„ J'ai tenu table ouverte, & j'ai traité l'armée... »

Le roi, la cour, malgré des services si beaux,

Laisent en pleine rue arrêter ses chevaux.

Trop heureux le mortel, dont la sage balance

Donne un juste équilibre à sa noble dépense,

Qui fait avec l'éclat joindre l'utilité,

L'abondance au bon goût, au plaisir la santé,

Sans prodigalité, comme sans avarice !

Qui l'eût cru que le luxe unit ce double vice ?

Tout est plein cependant d'avares fastueux.

Voyez ce fier Orgon, bourgeois présomptueux :

Il pouvait rendre heureux sa famille & lui-même ;

Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime ;
 Un bon maître eût instruit ses enfans ; ses amis
 A sa table , à leur tour , se seraient vus admis ,
 Et d'un bon vin d'Als l'influence féconde
 Eût fait courir les ris & la joie à la ronde.
 Mais placé par le sort près d'un riche voisin ,
 Sur sa magnificence il veut monter son train ,
 Et pour l'air d'être heureux , perdant le droit de
 l'être ,

Il s'est fait indigent , de peur de le paraître :
 Pour son lesté équipage il fondit ses contrats ;
 Le soin de ses chevaux est pris sur ses repas ;
 En faveur des rubis dont sa femme étincelle ,
 Hier chez l'usurier on porta sa vaisselle :
 Son cocher coûte cher ; en revanche à son fils
 Il achete au hasard un pédant à bas prix ;
 Et le cruel enfin condamne , dans sa rage ,
 Sa fille au célibat , & sa femme au veuvage.

Eh ! mon ami , crois-moi ; ton éclat fait pitié ;
 Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pied ,
 Et ton char fastueux promene la misère.

« En effet , me répond ce gros millionnaire ,
 Ce discours que j'approuve , est bon pour un fa-
 quin ,

Dont l'aïssance éphémère expirera demain :

Avoir du goût chez lui ferait une insolence ;
 Mais moi ! chargé du poids d'une fortune im-
 mense ,

Je dois m'en délivrer avec ce noble éclat
 Que demande mon nom , qu'impose mon état. ,,
 Quoi , ton or t'importune ? O richesse impru-
 dente !

Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente ?
 Ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim ,
 Et ces filles sans dot , & ces vicillards sans pain ?
 Ton or te pese , ingrat ! connais la bienfaisance ;
 Sois pour les malheureux une autre providence ;
 Aux mains de ton pasteur cours déposer le prix
 Des magots qu'attendait le boudoir de Laïs :
 Dote les hôpitaux : qu'une aumône discrete
 Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
 Du moins si tes bienfaits n'osent rester obscurs ,
 Encourage nos arts , ou décore ces murs.
 La peinture à tes soins remet ce jeune élève :
 Ce chef-d'œuvre imparfait demande qu'on l'a-
 cheve.

Ce monument gothique offense les regards.
 Mais que parlé-je ici de chefs-d'œuvres & d'arts ?
 Vois tu près de tes parcs , sous ton château su-
 perbe .

Ces spectres affamés qui se disputent l'herbe ?
 Vois-tu tous tes vassaux , filles , femmes , enfans ,
 De ton domaine, ingrat , abandonner les champs ?
 Sois homme : par tes foins retiens ce peuple utile ,
 Laisse-lui quelqu'épi du champ qu'il rend fertile ,
 Et que ses humbles toits réparés à tes frais ,
 Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

V. *Observations sur les asphixies , ou morts
 apparentes & subites. (*)*

L'ÉTABLISSEMENT formé par la ville de
 Paris en faveur des noyés , & sagement imité
 par plusieurs villes de provinces , a donné

(*) Ces observations sont extraites d'un ouvrage intitulé : *Avis au peuple sur les asphixies , ou morts apparentes & subites* , contenant les moyens de les prévenir & d'y remédier , avec la description d'une nouvelle boîte fumigatoire portative , publiés par ordre du gouvernement , par M. J. J. Gardane , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris , 1 volume in-12. A Paris , chez Ruault , libraire , rue de la Harpe. On s'adressera à ce libraire , qui fera parvenir dans tout le royaume la boîte & le livre franc de port , au prix de 12 liv. Voyez Journal de physique , janvier 1775 , page 30.

lieu à cette instruction, & à la nouvelle *boîte fumigatoire* qui y est décrite. Des personnes noyées dans les puits des fauxbourgs de cette capitale, n'avaient pu être secourues à tems, à cause de l'éloignement de la *boîte-entrepôt* très-volumineuse, & qu'on ne trouve que dans les seuls corps-de-gardes de la riviere de Seine. D'autres, frappés d'un genre différent de mort apparente, ont souvent péri par l'usage imprudent des moyens meurtriers que le peuple emploie en pareils cas, & faute de ce nouveau secours. Il importe donc de prévenir cet inconvénient & ces malheurs, en faisant connaître au public la nouvelle boîte, & en en rendant l'acquisition & l'usage plus faciles par la simplicité de son mécanisme & par la modicité de son prix.

Comme ce secours n'est pas le seul qu'on puisse administrer dans les diverses morts apparentes, il devenait également nécessaire de l'accompagner d'une instruction qui réunit sous un seul point de vue tous les moyens connus de rendre à la vie ceux qui paraîtraient l'avoir perdue, afin d'en faciliter l'administration aux personnes étrangères à l'art de guérir en l'absence des médecins & des chirurgiens; c'est ce que M. Gardane, médecin vraiment citoyen, a fait dans cet ouvrage, sous les auspices de M. Lenoir,

lieutenant général de police ; c'est par son ordre que cette instruction a été publiée : ce magistrat a voulu que chaque commissaire de Paris fût pourvu d'une nouvelle boîte, afin que les malheureux citoyens attaqués de mort apparente & subite, fussent plus promptement secourus.

L'hiltoire du cuisinier de Nancy, suffoqué par la vapeur du charbon, & ressuscité par l'aspersion de l'eau fraîche, avait donné la première idée de cet établissement à M. de Sartine, magistrat juste & éclairé, que son mérite & ses vertus ont placé depuis au ministère de la Marine ; mais il ne s'agissait alors que de publier cette observation dans des ouvrages périodiques, & sur-tout dans la gazette de santé, & d'en envoyer un exemplaire imprimé à MM. les commissaires. La nouvelle boîte fumigatoire, imaginée par M. Gardane, ayant donné à ce projet une extension plus utile, a fixé les vues patriotiques de M. Lenoir ; & cette attention de sa part pour des secours populaires, prouve combien ce magistrat était digne de remplacer son illustre prédécesseur.

Cet ouvrage ne présente aucune théorie, aucun système, aucune hypothèse ; l'auteur est descendu pour ainsi dire parmi le peuple, il converse avec lui, & se met à sa portée dans l'exposition des secours qui lui sont

confiés : il exige que le corps des asphyxiques ne soit enterré que lorsqu'il commence à donner des signes de putréfaction. Cette infection commençante, n'est pas aussi à redouter que celle qu'exhalent les cadavres des personnes mortes de maladie : d'ailleurs, il désapprouve avec raison l'exposition de plusieurs asphyxiques dans le même lieu, ce qui augmente la crainte & le danger de l'infection.

La vie de ceux qui paraissent tout-à-coup morts sans maladie préexistante, & dont le corps ne donne aucun signe de putréfaction, n'est souvent que suspendue. Cet état demande des précautions à prendre en administrant les secours.

Lorsque quelqu'un tombe d'asphyxie dans un endroit renfermé, on ne doit s'y transporter que lorsque l'air en a été renouvelé ; cependant il convient de retirer promptement (autant que faire se peut) avec des fourches, des crochets attachés à de longs bâtons, les asphyxiques ; on enfonce en même tems les portes, les fenêtres des lieux fermés ; on brûle dans les environs du genièvre, du thym, du romarin, du papier, du foin, & même de la paille, & on place au plus tôt la personne attaquée dans un air plus libre & plus pur.

On aura les mêmes précautions pour les

personnes frappées de mort subite en plein air par des mofettes : il est dangereux d'approcher de trop près de la personne suffoquée, dans le cas que la mofette soit locale. Si on est privé de tous les secours accessoi-res dont nous venons de parler, il faut se dévouer avec prudence à celui du suffoqué, faire passer une double corde au-dessous de ses aisselles, & ne pas s'y exposer sans avoir quelqu'un derrière soi qui tienne cette corde par l'autre bout, afin que si l'on était malheureusement surpris par la vapeur mofétique, on pût en être aisément retiré.

Quand on aura placé les asphyxiques dans un air libre & pur, on les déshabillera, on leur frotera le nez, les yeux, les tempes, avec du fort vinaigre, de l'eau, du vin, ou avec la première liqueur spiritueuse qui tombe sous la main. Les liens qui peuvent gêner seront rompus dans l'instant, sans en excepter aucun. En un mot, il faut éloigner tout ce qui pourrait gêner ou intercepter le cours de la circulation.

L'usage de suspendre les suffoqués, soit par les pieds ou autrement, est barbare & meurtrier. Il est également dangereux de les rouler dans des tonneaux ou sur des tonneaux, ou bien de les trop agiter & de les tenir couchés sur le dos & la tête basse. Les asphyxiques doivent être couchés sur le côté

& la tête un peu relevée, agités doucement, sans même les soulever par les bras ; ne leur verser aucun liquide dans la bouche avant que la respiration & la déglutition soient rétablies, & encore faut-il ne le leur faire avaler que par petites portions, & pour ainsi dire goutte à goutte.

Quoique les causes de l'asphyxie ou morts apparentes & subites soient multipliées, & qu'elles diffèrent entr'elles, cependant l'état des malheureux qui en sont les victimes, est presque toujours le même par-tout. Dans tous les cas, la respiration suspendue par le défaut d'air libre & pur qu'on fait être absolument nécessaire à cette première fonction de la vie, tient tous les muscles dans une contraction spasmodique ; les mouvemens du corps sont interrompus ; les vaisseaux sanguins du cerveau qui ne peuvent plus se décharger dans ceux de la poitrine, mettent la première capacité dans un état violent d'engorgement & d'opplétion ; les glandes salivaires expriment une bave qui sort par la bouche & par le nez ; & si l'on ne connaissait pas la cause de l'asphyxie, il serait plus d'une fois difficile de la distinguer à l'aspect de celui qui en est frappé.

On peut réduire toutes les causes d'asphyxie à huit principales.

1°. L'immersion dans l'eau ou dans quel-

qu'autre fluide. Dans ce cas le noyé sera transporté aussi-tôt dans l'endroit le plus sec possible, déshabillé, frotté avec de la flanelle, du linge, même avec de la paille ou du foin, si on ne trouve pas autre chose sous sa main. Il est à propos de tremper les flanelles ou les linges dans de l'eau-de-vie ou simple, ou camphrée, & s'en servir devant un feu modéré; le remède en sera plus énergique. S'il est impossible de se procurer sur-le-champ ces secours, on y suppléera par de fortes broffes, & même par celles dont on se sert dans les écuries. On peut encore transporter le noyé dans une étable, dans une écurie, couvrir son corps de fumier chaud, de fable chaud, & même le frotter avec de la glace pilée ou de la neige, à peu près comme on réchauffe ses mains en hiver, en les frottant de cette manière. Après ces premiers secours, on couche le noyé sur un de ses côtés, la tête un peu soulevée; on lui souffle de l'air dans le nez avec un tuyau, ou avec tel autre instrument semblable, comme tuyau de pipe, &c. & pendant qu'on souffle dans une narine, on presse l'autre avec le doigt, afin que l'air soufflé ne revienne pas. Si les narines sont bouchées par l'écume, on soufflera l'air par la bouche. Un moyen plus prompt & plus sûr, serait de souffler directement avec la

bouche dans celle du noyé, en collant ses levres sur les siennes.

L'administration de ces premiers moyens donne le tems de monter la pipe & de l'allumer. Aussi-tôt qu'elle l'est, on introduit la canule dans le fondement du noyé, puis on y adapte le bout du tuyau flexible, & l'on commence à souffler dans la pipe par le second tuyau placé à l'autre extrémité de cette pipe. On continue de souffler de cette manière jusqu'à ce que le tabac soit entièrement brûlé, pour en remettre tout de suite de nouveau; & l'on ne cesse d'introduire la fumée dans les boyaux du noyé, que jusqu'au moment où il donne des signes de vie certains & permanens. Si on n'a pas la pipe dont nous parlons, on y suppléera par deux pipes ordinaires, dont on appliquera les fourneaux l'un sur l'autre. Pendant tout ce tems, on ne cesse d'agiter doucement & en tous sens le corps du noyé, *sans jamais le laisser reposer sur le dos, & en lui tenant toujours la tête élevée*; on lui frappe dans les mains, sous la plante des pieds, avec des baguettes; on lui chatouille le dedans du nez & de la gorge avec une barbe de plume, ou avec un morceau de papier roulé, & s'il se peut, trempé dans la liqueur pénétrante; ou bien on lui souffle

du tabac en poudre dans les narines ; enfin, on y introduit la fumée.

Au moment où le noyé donne des signes de vie , & que la respiration & la déglutition commencent à le rétablir, on lui donne peu à peu quelques gouttes d'eau-de-vie camphrée , imprégnée avec le sel volatil ammoniac , ou du sel volatil ammoniac tout pur , ou de l'eau-de-luce , ou de l'eau-des-carmes , enfin de la première eau spiritueuse que l'on peut avoir , ayant soin de les délayer dans une cuillerée à café d'eau commune. Si ce liquide passe , on lui fait avaler une cuillerée à café de ces eaux spiritueuses , & l'on continue la même potion d'heure en heure à la même dose.

On s'est quelquefois bien trouvé d'envelopper le corps des noyés de la peau d'un mouton ou d'autres quadrupèdes nouvellement écorchés. On conseille encore les bains chauds, les lits de cendres, les frictions avec le sel de cuisine, faites principalement sur les aînes, en descendant vers la partie interne de la cuisse le long des artères crurales ; l'application d'un pain cuit avec l'eau-de-vie, ou d'une rôtie au vin & au sucre, au-dessous de la mamelle & sur le creux de l'estomac ; la piquure des épingles, des orties, les lavemens préparés avec la décoction du tabac & le sel de cuisine. La

faignée , l'épémétique , la bronchotomie ou l'ouverture de la trachée-artère , ne doivent être administrés que par les gens de l'art. On ne doit pas conclure qu'il faille , pour rappeler les submergés à la vie , mettre en usage tout-à-la-fois les secours dont on vient de parler ; c'est seulement pour les faire connaître & les indiquer , afin qu'on s'en serve suivant les circonstances.

2°. Il existe une autre cause de mort apparente : c'est le grand froid. Son premier effet est d'étourdir la tête & d'engourdir les sens ; la stupeur qui s'ensuit , amène par degrés l'asphyxie. Le froid , lorsqu'il est à un certain degré , procure un sommeil dont on court risque de ne pas se réveiller. Cet avis est de la dernière importance. Il est même dit dans les mémoires de l'académie de Berlin , page 86 , année 1746 , que quiconque essaierait de dormir ici (à Berlin) en plein air , entre 6 & 10 degrés au-dessous de 0 , en serait infailliblement la victime ; le seul remède préservatif contre cet assoupissement séducteur , est l'action , le mouvement.

Si la personne surprise par le froid se trouve dans un lieu profond , on aura soin , si l'on est en sueur , de ne pas y pénétrer avec précipitation : il faut y arriver par gradation , afin de n'être pas tout-à-coup saisi par le froid ; on se servira de crochets

pour l'en retirer. La personne surprise par le froid ne sera point approchée subitement du feu , son corps sera frotté avec de la glace pilée , ou avec de la neige , ou avec des linges trempés dans l'eau froide ou plongés dans l'eau. On peut joindre à ces moyens ceux dont on a parlé dans le n^o. 1.

3°. La troisieme cause des morts apparentes dépend des mofettes , de la vapeur du charbon de bois , de la braise , de la tourbe , du charbon de terre , & des autres minéraux dans leurs mines ; de celle de tous les liquides en fermentation ; de la fumée , de la flamme , de quelque matiere combustible que ce soit ; de l'air des endroits longtems renfermés , ou des lieux fortement échauffés ; de l'éclair du tonnerre ; des coups de soleil ; de la chaleur excessive de l'atmosphère ; des odeurs fortes , pénétrantes , assoupissantes , &c.

(*La suite au Journal prochain.*)



QUATRIEME